

Viol sur le terrain

Réflexions d'une survivante

Eva Moreno¹

*Ce texte de l'anthropologue suédoise Gunilla Bjerén a été initialement publié en 1995, sous le pseudonyme d'Eva Moreno, dans le célèbre livre de Don Kulick et Margaret Willson, *Taboo : Sex, Identity, and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork*². Il fait le récit d'un viol survenu sur le terrain de thèse de son autrice, vingt ans plus tôt, en Éthiopie. Cet écrit donne lieu à une très fine analyse rétrospective des enjeux et des conditions ayant conduit à cette situation ainsi qu'à l'exposé de ses effets sur le long terme. Un court texte paru en 2018, et reproduit ici à sa suite, en complète le propos³.*

Que l'on ne s'y trompe pas : faire ses premiers pas d'ethnologue dans les années 1970 en Éthiopie, aux côtés d'un assistant de recherche local, constitue le contexte spécifique de ce récit mais les risques encourus par la jeune doctorante qu'était alors Gunilla Bjerén concernent tout le monde. La fonction d'assistant est certes moins présente dans les enquêtes de terrain forgées au sein des sciences sociales françaises et elle implique un rapport de pouvoir spécifique dans la division du travail ethnographique, mais elle est loin d'être la seule position que des agresseurs sexuels peuvent occuper sur un terrain d'enquête. C'est en réalité le fait d'être une jeune enquêtrice qui expose au risque sexuel encore aujourd'hui, quel que soit le pays où se situe le terrain (qui peut aussi être son pays d'origine) et quel qu'en soit le cadre disciplinaire (anthropologie, sociologie, géographie sociale, urbanisme, etc.). L'analyse localisée que Bjerén propose, à partir des caractéristiques de son expérience vécue, a une portée générale indéniable. Les très rares autres récits à ce jour publiés en français attestent de la réalité des viols et des agressions sexuelles sur des terrains européens, dans des contextes très divers⁴.

S'ils sont rares et le plus souvent récents, ce n'est pas parce que les violences sexuelles sur le terrain seraient rares ni de plus en plus nombreuses. Ces récits sont rares d'abord parce qu'ils sont douloureux à écrire : Gunilla Bjerén explique très bien ce que signifie concrètement le traumatisme engendré par le viol, ce moment où « les violeurs enfouissent des mines dans la tête de leurs victimes »⁵. Raconter cette expérience, même si cela a été salvateur dans son cas, c'est faire exploser une mine à chaque fois... Les récits de violence sexuelle sur le terrain sont rares aussi parce que leur publication est risquée en raison du stigmatisme associé à un type de violence qui n'est toujours pas reconnu comme un risque du métier – mais seulement comme un risque personnel encouru par les femmes.

La lecture de « Viol sur le terrain » est dès lors d'utilité publique. Elle gagnerait à être incontournable dans les formations à l'enquête en sciences sociales, en particulier l'enquête ethnographique – même si les entretiens et la passation de questionnaires en face-à-face sont également des contextes propices à l'agression sexuelle et au viol pour lesquels l'analyse proposée ici peut être précieuse. La question de l'absence de formation aux risques sexuels sur le terrain est centrale dans les textes de Bjerén. Car le terrain n'est pas seulement un lieu de possibles violences sexuelles, comme l'est tout recoin de l'espace social, c'est un contexte qui favorise la violence sexuelle parce qu'il repose sur des relations sociales inédites dans la vie des personnes avec qui elles se nouent, pouvant donner lieu à des interprétations sexuelles. Des hommes hétérosexuels, en particulier, peuvent interpréter les relations d'enquête comme des propositions sexuelles de la part de jeunes enquêtrices, dont la posture de demande de lien et d'intimité pour mener à bien leur recherche, est susceptible d'apparaître comme une disponibilité de soi. Le corps des enquêtrices peut

1. Le nom de l'autrice comme de toutes les personnes mentionnées dans le texte sont des pseudonymes.

2. Don Kulick, Margaret Willson (dir.) (1995). *Taboo: Sex, Identity, and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork*. Londres, Routledge.

3. Cette publication a été réalisée en partenariat avec Noria Research (www.noria-research.com).

4. Voir Cécile Cuny (2020). « Violences sexuelles sur un terrain d'enquête ». *Nouvelles Questions Féministes* 39 (2) : 90-106 ; Julie Patarin-Jossec (2020). « Un tabou résilient. Des violences sexistes dans la pratique ethnographique et son enseignement ». *Terrains/Théories*, 12 (en ligne : <https://journals.openedition.org/teth/2833#tocto3n2>, page consultée le 17/10/2024) ; Cristina Oddone (2022). « Observer la masculinité violente en train de se faire au sein de la relation d'enquête. Retour réflexif sur une recherche avec des auteurs de violences conjugales ». *Ethnographiques* 44 (2) (en ligne : <https://www.ethnographiques.org/2022/Oddone>, page consultée le 17/10/2024) ; *Musiquer. Musique et anthropologie*, 2 (2023). (<https://drive.google.com/drive/u/0/folders/1jgHCwybdf18BwM8uVg7oKPWVnHaRoeOo>, page consultée le 12/10/2024).

5. Cathy Winkler (1991). « Rape as Social Murder ». *Anthropology Today*, 7 (3) : 12-14.

apparaître comme une monnaie d'échange ou encore devenir la cible de menaces et de brutalités destinées à faire fuir une femme jugée inconvenante ou trop curieuse.

Le terrain est particulièrement dangereux aussi en raison de l'ignorance collective au sein de notre communauté professionnelle des dangers qu'il renferme. Il est souvent perçu comme un moment en dehors de la réalité parce qu'éloigné du quotidien et présenté, dans l'enseignement des méthodes ethnographiques, comme situé en dehors du cadre du travail, où l'exceptionnalité est la règle : mal préparées en amont, mal écoutées en cas de problème, mal accompagnées par la suite, de nombreuses enquêtrices se font anéantir par des expériences qui relèvent non pas seulement de leur vie intime mais bien de la formation et du travail universitaires.

La traduction de « Viol sur le terrain », devenu un classique sur le sujet, nous a cruellement manqué lors de nos premiers pas d'ethnographes puis de formatrices au travail de terrain. C'est pourquoi il nous est apparu fondamental de le mettre à disposition afin que tout le monde puisse le lire – et le fasse tôt pour les plus jeunes d'entre nous. Pour savoir, faire savoir, ne pas se comporter comme si le problème (qui est massif) n'existait pas, pour accroître la conscience à son sujet au sein de l'ensemble de notre communauté professionnelle, enfin conduire à l'élaboration de solutions institutionnelles efficaces pour y faire face.

Trigger warning : le récit de Bjerén n'euphémise pas la violence, il la décrit méthodiquement sans épargner ses lectrices et en produit une analyse certes pédagogique et libératrice mais aussi bouleversante, perturbante, éventuellement douloureuse. Il n'est pas seulement d'une lecture difficile, il résonne ensuite longtemps.

Isabelle Clair et Lou Rouquet



Sur le terrain, on apprend à trouver sa place au gré de la culture d'accueil et on réalise que c'est le seul point d'observation dont on dispose pour y pénétrer. Les erreurs et les mésaventures sur le terrain sont de puissantes lampes réfléchissantes quand on y survit. Seules les amitiés qui s'y nouent sont plus efficaces – en plus d'être un baume pour l'âme.

Landes 1986, p. 139

En dehors du meurtre pur et simple, le viol est la sanction la plus grave utilisée par les hommes pour maintenir l'ordre du genre⁶. La peur du viol contraint les femmes à restreindre leurs déplacements et leurs comportements et à se conformer à des règles qui régissent bien des aspects de leur vie. La croyance que les femmes sont responsables de leur propre viol est répandue dans de nombreuses sociétés. Elle repose sur l'idée qu'il est de leur responsabilité de ne pas se retrouver « au mauvais endroit au mauvais moment ». En d'autres termes, il y a des moments, des situations et des lieux interdits aux femmes, qu'elles ne traversent qu'à leurs risques et périls.

Les femmes anthropologues et le viol

Les anthropologues qui font du terrain dans des sociétés étrangères ou au sein de groupes qui leur sont étrangers doivent affronter des normes de genre qui leur sont également étrangères. Il est rare qu'elles puissent totalement s'y conformer. Or les membres de la société d'accueil peuvent tenter de les forcer, comme cela a été mon cas, à se plier à l'ordre du genre local, exactement comme ils le font avec les femmes de leur société qui, lorsqu'elles provoquent ou défient plus ou moins volontairement l'ordre établi, sont punies et mises au pas. Cette situation peut sembler familière à nombre d'entre nous puisqu'il arrive que nous soyons perçues comme des rebelles récalcitrantes dans notre société d'origine, où notre indépendance, notre ascension sociale au-dessus de nos pairs et la reconnaissance de nos compétences sont régulièrement entravées. Le harcèlement sexuel y est un moyen courant pour les hommes de maintenir leur position de domination. La violence sexuelle envers les femmes, allant du harcèlement au meurtre lié au viol, est présente partout. Dans le cadre d'un terrain de recherche, le simple fait d'être une femme anthropologue célibataire, autonome, peut constituer une provocation intolérable pour certains individus. Sachant que les femmes ethnographes sont exposées à de tels risques, il est surprenant que la littérature anthropologique soit presque dépourvue de références aux violences sexuelles à l'encontre des anthropologues.

Nombreuses sont les raisons justifiaient ce silence. La culpabilisation, qui continue de peser sur les survivantes de viol, a pour effet que les femmes victimes de violences sexuelles craignent pour leur réputation professionnelle si elles en font état. Pour de nombreux anthropologues, au fond, une bonne anthropologue sait comment s'y prendre pour ne pas être violée (Howell 1990, p. 93). En outre, la vulnérabilité tend à être assimilée à de la faiblesse, ce qui provoque chez beaucoup de femmes une réticence à apparaître vulnérables, pour ne pas apparaître comme moins anthropologues que leurs collègues hommes. En

6. Le viol implique toujours la mort. Je discute du viol comme moyen de punir, châtier et réformer les femmes à l'échelle individuelle. Les hommes et les enfants aussi se font violer et le viol est utilisé à l'échelle collective en temps de guerre, mais ces exemples dépassent le cadre de la présente réflexion.

« Occident », le viol reste un sujet stigmatisé et les victimes attendent – et reçoivent – souvent peu de compassion lorsqu'elles décrivent les agressions qu'elles ont subies. Les réactions de certains collègues à de récentes dénonciations d'autres types de violences subies par des anthropologues sur le terrain en attestent : c'était de leur faute (Kulick 1994). Quant aux deux cas de viol et de tentative de viol mentionnés dans le récent livre de Nancy Howell (1990), ils ont entraîné la mort des victimes, ce qui est probablement la raison pour laquelle ils sont signalés : malheureusement pour les victimes, on ne peut plus causer de tort à leur vie professionnelle en en parlant et elles ne sont plus en mesure de contrôler ce que l'on écrit à leur sujet.

Outre les préoccupations liées à la réputation professionnelle, la principale raison du silence entourant le viol et les agressions sexuelles est que les personnes ayant subi une agression de cette nature ont de fortes chances de souffrir d'un syndrome traumatique. En décrivant le viol qu'on lui a infligé et ses tentatives ultérieures pour y faire face, Cathy Winkler souligne que :

les violeurs non seulement réduisent à néant les paroles et les actes de leurs victimes, mais ils s'attaquent aussi à la définition que les victimes donnent de leur corps et de leur sexualité. Les menaces des violeurs ne sont pas de simples phrases : elles envahissent mentalement et psychologiquement l'être et l'identité-même des victimes (Winkler 1992, p. 12).

Dans le meilleur des cas, surmonter un syndrome traumatique lié au viol est un processus de longue haleine. Une telle expérience est dévastatrice lorsqu'elle se produit dans un environnement familial mais si elle survient sur le terrain, où la confiance en soi est mise à rude épreuve (Wengle 1988), de nombreuses facettes du traumatisme, comme le sentiment de culpabilité, de responsabilité, de dégoût de soi, en sont aggravées. À moins que l'objectif de l'écriture ne soit thérapeutique – ou qu'elle vise à fournir un témoignage légal –, il est presque impossible d'écrire sur le viol avant que le traumatisme ne soit, d'une manière ou d'une autre, sous contrôle.

Il y a, ensuite, la peur pure, une peur généralisée chez la survivante et une relation insidieuse de peur entre le violeur et la survivante, qui risque de perdurer jusqu'à la mort de l'une ou l'autre des parties. Pour la victime, il s'agit de la peur d'être à nouveau violée ou tuée. Winkler écrit que « les violeurs enfouissent des mines dans la tête de leurs victimes », des mines qui explosent sous forme de confusion, de nausées, de cauchemars, de tremblements, de tressaillements et de dépression (Winkler 1991). Si la victime dénonce le crime, elle craint des représailles de la part du violeur. Si le violeur est jugé, la survivante doit revivre l'expérience publiquement et revoir son agresseur ; il se peut aussi que ce dernier soit acquitté du crime, voire nourrisse alors l'intention de se venger de celle qui l'a dénoncé. Et même si le violeur est condamné, la survivante sait qu'il sortira bientôt et souhaitera peut-être se venger de son accusatrice.

Vingt ans se sont écoulés depuis les événements que je m'apprête à décrire. Même après tout ce temps, il m'a été difficile de rédiger ce texte. On n'écrit pas le compte rendu d'une observation participante quand ce qui est en jeu, c'est sa propre vie et son intégrité psychique. On ne peut pas transformer ses propres émotions et un tel bouleversement de soi-même en production anthropologique⁷. Néanmoins, le temps fait son œuvre. Je peux désormais me retourner vers la jeune femme que j'étais avec tristesse et crainte, mais aussi avec tolérance, et je ressens une profonde gratitude envers les gens qui, sur le terrain, sont intervenus et m'ont soutenue. Je pense aujourd'hui que je dois à la jeune femme que j'étais et aux anthropologues qui déburent de raconter cette histoire telle que je la comprends après deux décennies passées à essayer de saisir ce qui est arrivé et pourquoi.

Une expérience de terrain

Je suis allée pour la première fois en Éthiopie en 1964, pour un séjour de cinq semaines. J'avais 20 ans et j'étais tombée amoureuse d'un étudiant éthiopien en Suède, mon pays d'origine. Un an plus tard, j'y suis retournée en tant que membre du Service Volontaire Suédois, pour travailler pendant deux ans comme chercheuse en sciences sociales dans une organisation financée par l'aide au développement. Après ces deux années, je suis rentrée en Suède pour terminer mes études de premier cycle en sociologie mais je suis rapidement repartie en Éthiopie pendant plusieurs mois, en 1968, faire un travail de terrain pour mon mémoire de fin d'études.

Je suis retournée en Éthiopie en février 1972, cette fois dans le cadre de ma thèse de doctorat. J'avais mis à profit les années écoulées pour me plonger dans l'anthropologie sociale et y puiser les connaissances africanistes que je ne trouvais pas dans la sociologie suédoise. Le but de ma recherche était de réaliser une étude urbaine, dans la petite ville méridionale de Ketema, à partir de questionnaires et de récits de vie. Pour mener à bien ce travail, j'avais besoin d'un assistant, de préférence une personne ayant fait des études et parlant bien l'anglais.

J'aurais préféré travailler avec une femme et je l'ai fait savoir à mes contacts à l'université et ailleurs. Mes réseaux m'ont présenté plusieurs candidates mais en fin de compte, aucune ne s'est montrée intéressée par des séjours prolongés hors de la capitale. Vivre en dehors de la capitale manquait d'attrait pour les jeunes hommes ayant fait des études et c'était quasiment impossible pour les jeunes femmes instruites. Celles-ci étaient gardées autant que possible au sein de leur famille jusqu'au

7. Dans sa contribution à l'anthologie novatrice *Women in the Field* (Femmes sur le terrain), Diane Freedman (1986) raconte son retour sur le terrain peu après la mort de son mari : ses informateur-ices, en essayant de la reconforter, la submergeaient d'informations sur la mort et le deuil. Elle n'a pu prendre aucune note et n'a fait aucun usage professionnel de tout cela qui lui était destiné pour sa vie à elle et ne pouvait pas s'échanger sur le marché de l'anthropologie.

mariage et les rares qui n'étaient pas sous la tutelle de leur famille avaient d'autres préoccupations qui les dissuadèrent de quitter la ville.

Finalement, j'ai eu le choix entre deux jeunes hommes qui m'avaient été proposés par mes contacts à l'université. L'un avait quelques années de moins que moi et était étudiant en sociologie. Il arborait une coupe afro volumineuse, un pantalon évasé – il était nerveux lors de l'entretien –, un vrai dandy. L'autre – que j'appellerai Yonas – était un homme de mon âge, habillé et coiffé sobrement, ayant déjà travaillé comme ethnographe pour l'une des agences de recherche nationales. Yonas se disait intéressé par la politique – ce qui, à l'époque, signifiait qu'il était de gauche – et ne s'est pas montré particulièrement nerveux lors de notre entretien. Comme mon autre assistant potentiel, il avait été récemment renvoyé de l'université mais c'était la troisième fois dans son cas.

L'exclusion était une chose courante à cette époque de tensions politiques en Éthiopie, la jeunesse étudiante ayant pris la tête des protestations contre les régimes autocratiques. Avoir été renvoyé trois fois était tout de même singulier. Mais j'y ai vu le signe que Yonas était animé d'une quête de vérité et de justice ardente et louable – une interprétation sans doute encouragée par Yonas lui-même. Après mûre réflexion, j'ai finalement opté pour lui en raison de cette ardeur, de son expérience, de son calme apparent et de l'intérêt qu'il avait manifesté pour l'étude.

Dès le début de ma relation avec Yonas, l'autorité a été un problème. Dans ma tête, et par conséquent dans mon comportement et ma manière de parler, plusieurs conceptions de l'autorité se contredisaient. En Suède, les différences de classe existaient certes, mais elles n'étaient que subtilement marquées. Dans les années 1940 et 1950, elles étaient absentes des discours politiques officiels. Les choses ont radicalement changé dans les années 1960. Une plus grande conscience des rapports de classe a suscité des tentatives pour éliminer les différences et saper la reproduction des inégalités. Ces initiatives ont pris diverses formes, à la fois officielles et informelles, allant de réformes en profondeur du système éducatif à l'abolition du vouvoiement de politesse.

Sur le lieu de travail, cela signifiait éliminer les signes hiérarchiques. Un campus universitaire nouvellement bâti, par exemple, ne disposait pas de salle à manger ou de salle de réunion réservées au corps professoral : les mêmes conditions étaient censées s'appliquer à tout le monde. Bien que nous n'en soyons jamais vraiment arrivés au point de nous appeler « camarades », la mention des titres n'était plus d'usage dans les interactions ordinaires et les personnes employées au sein d'une même institution s'appelaient par leur prénom, quel que soit leur rang.

Mais les choses n'étaient pas réellement ce qu'elles semblaient être. Malgré cette égalité affichée, nous savions parfaitement qui était le patron et qui était sous ses ordres, qui décidait et qui était contraint de suivre les « suggestions ». Tout ce que nous avions fait, c'était mettre de côté les marqueurs de classe et de statut les plus visibles. Cela fonctionnait, de façon assez étrange, parce que la population suédoise était relativement homogène – ayant une religion, une langue et sans être traversée de rapports de race ; elle était composée des deux tiers de la population restée sur place tandis que le tiers le plus audacieux avait disparu aux États-Unis au début du siècle.

Outre cette attitude déroutante et contradictoire à l'égard de l'autorité que j'avais ramenée de chez moi, je m'étais aussi familiarisée inconsciemment avec les systèmes modernes de stratification sociale en Éthiopie. Aujourd'hui encore, c'est une société extrêmement complexe au sein de laquelle différents types de hiérarchies s'entrecroisent, se renforcent et se contredisent. Dans les années 1960, la plus importante de ces hiérarchies était d'ordre politique (voire féodale), avec l'Empereur au sommet. Les membres de sa famille constituaient les segments supérieurs de cette hiérarchie⁸. Les autres stratifications étaient d'ordre ethnique, religieux, fondées sur l'éducation moderne laïque et sur la richesse. À ces hiérarchies s'ajoutaient les hiérarchies de genre, qui étaient distinctes pour chaque groupe ethnique et auxquelles n'échappait pas le secteur urbain et « moderne » de la société dans lequel j'avais planté mes racines.

Ce réseau complexe de hiérarchies affectait tous les aspects de la vie sociale. Il était omniprésent et continuellement renforcé par des pratiques de déférence et de domination inévitables pour les membres de la société éthiopienne. Certes, celles et ceux que je connaissais dans la capitale et à l'étranger s'indignaient de l'exploitation ouverte et impitoyable que ce système engendrait ; néanmoins, nous faisons partie du système et nous jouions notre rôle dans nos interactions avec les ministres, les mendiant·es, les officiel·les, les patron·nes, les domestiques, les prostitué·es, les courtier·es, les voleur·euses, les époux et les épouses.

Sans m'en rendre compte, j'avais adopté les mêmes attitudes et je me comportais avec mon entourage comme mes ami·es et connaissances issues de la petite bourgeoisie éthiopienne. Sans y penser, je nourrissais les mêmes attentes qu'elles et eux à l'égard des personnes qui m'étaient subordonnées. Je ne réalisais pas que le statut que j'avais eu auparavant – quand j'avais précédemment vécu en Éthiopie –, était un statut par association, dérivé de l'organisme pour lequel je travaillais, le même que celui des Éthiopiens que je côtoyais. Au début, la plupart des gens avec qui j'interagissais semblaient accepter ce statut que j'affichais, celui d'une chercheuse étrangère seule, dotée d'une voiture, de permis et de papiers officiels.

Après trois mois en Éthiopie dont un mois de travail avec Yonas dans la capitale sur certaines archives, tous les préparatifs de l'enquête étant terminés, j'ai déménagé à Ketema, avec Yonas. Il y a vingt ans, Ketema était une ville animée, qui grandissait à

8. Voir, par exemple, Markakis (1974) pour une description autoritaire de la politique éthiopienne avant 1974, ou Kapucinski (1983) pour un tableau de l'ambiance environnant le palais impérial.

vue d'œil. Elle comptait environ 12 000 âmes, issues de tous les principaux groupes ethniques. Sa structure était typique des villes africaines situées le long d'une route : une étroite bande de bâtiments en terre d'un étage avec des toits en tôle, qui s'égrainaient le long d'une route d'un kilomètre praticable en toute saison. La ville ne s'étendait jamais au-delà de 500 mètres de la route.

La population de Ketema vivait du commerce, de la communication, des services et de l'administration. La ville abritait des personnes nouvellement arrivées et était divisée selon des critères de classe, d'ethnie, de religion, de quartier. Elle accueillait des voyageur·euses et des commerçant·es ; elle proposait nombre de restaurants, dortoirs, « boîtes de nuit », ainsi que des bars d'une pièce, tenus par des femmes célibataires qui servaient de la bière locale – et leur corps. Il y avait aussi quelques banques, plusieurs pompes à essence, deux écoles primaires et un collège, un poste de police, un marché quotidien de taille respectable et un très grand marché hebdomadaire. On pouvait manger au restaurant pour une somme allant de 5 cents à 1,5 dollar US ; on pouvait passer la nuit dans un dortoir pour 10 cents ou dans un hôtel très respectable pour 2 dollars.

Quand Yonas et moi sommes arrivés à Ketema pour la première fois, j'ai décidé de séjourner dans un bon hôtel où j'ai également pris une chambre pour Yonas, affirmant un principe d'égalité entre nous dès le début de notre relation. Une fois installée à l'hôtel, ma première tâche a été de trouver un endroit où vivre plus durablement. J'étais persuadée qu'en tant qu'anthropologue, je devais m'installer dans une famille ou avoir mon propre foyer. Qui parmi nous n'a pas été atterré·e par des rumeurs sur des anthropologues chevronnés travaillant dans des hôtels ? J'ai réalisé plus tard qu'il aurait été beaucoup plus crédible que je m'installe de manière permanente dans un hôtel moins chic. Mais je n'en avais alors aucune idée. Je tenais à faire les choses dans les règles de l'art. J'ai donc cherché un logement indépendant.

Après avoir passé en revue les logements disponibles dans la ville même, j'ai opté pour une maison située à quelques centaines de mètres de Ketema, même si elle ne correspondait pas à l'idée que je me faisais d'une résidence idéale d'anthropologue. La maison était située à l'écart de la ville ; elle était superbe, spacieuse et onéreuse. Il s'agissait d'une construction en pierre, bâtie par un petit fonctionnaire dans un lotissement voisin de Ketema, pour sa retraite. En attendant, il voulait la louer à un prix correspondant au montant de son prêt bancaire. La maison abritait occasionnellement l'oncle du fonctionnaire et sa femme, qui vivaient dans le quartier des domestiques à l'arrière de la maison et entretenaient cette dernière quand elle n'était pas louée. D'un côté du bâtiment se trouvait un hôtel inachevé, de l'autre un terrain où l'on cultivait des pommes de terre.

La maison était assez grande pour mon assistant et moi-même. J'ai donc invité Yonas à y occuper une chambre – n'ayant pas les moyens de lui trouver un logement convenable en ville. Je craignais également de me sentir très seule le soir : je voulais avoir une personne à qui parler. J'ai discuté de la pertinence de cet arrangement avec Yonas, parce que j'avais peur que le fait de vivre ensemble ne laisse penser aux gens de la ville que notre relation était plus que professionnelle. Yonas m'a dit que les gens allaient dans tous les cas supposer que nous avions des rapports sexuels, que nous partagions la maison ou non, et que je devais donc choisir l'arrangement le plus pratique. Mes appréhensions ont été apaisées par la réaction du vieil oncle, Benjamin, qui était le gardien de la maison. Il n'imaginait manifestement pas que Yonas et moi formions un couple. Au contraire, il était clair que Yonas était à ses yeux une sorte de garde du corps, un membre du personnel.

On trouvait tout à Ketema. En peu de temps, j'ai installé un bureau, des chambres et une cuisine avec l'aide de l'agence de location locale et de quelques travailleurs journaliers costauds.

Très tôt, j'ai eu de sérieux doutes quant à l'aptitude de Yonas à être assistant de recherche. Il était taciturne, lunatique, excessivement flatteur et d'un naturel vantard – souvent à propos de la façon dont il avait réussi à prendre le dessus sur une personne qui l'avait insulté. Sur le moment, je trouvais cela inconfortable. Avec du recul, il est évident que c'était de mauvais augure. Mais le temps était compté et j'avais le sentiment de ne pas vraiment avoir le choix. J'ai simplement espéré que tout irait pour le mieux, rassurée par mon expérience de relations de travail avec de jeunes hommes apparemment semblables à Yonas, qui s'étaient bien passées.

Durant l'une des premières nuits à Ketema, alors que nous étions encore à l'hôtel, Yonas est apparu dans ma chambre, vêtu d'un seul caleçon. C'était le premier signe que son idée de notre relation était très différente de la mienne. Il m'a expliqué que le moment était venu pour moi de devenir son amante. Je n'ai pas pris ses avances au sérieux et l'ai repoussé aisément lui rappelant que j'avais un compagnon chez moi et n'avais aucunement l'intention de tisser d'autres relations pendant mon séjour en Éthiopie. Il est retourné dans sa chambre sans protester.

Rétrospectivement, il me semble incroyable que cet épisode ne m'ait pas fait réagir plus fermement. Il ne m'est alors pas venu à l'esprit qu'en tant qu'employeuse, j'étais en mesure d'exiger qu'il cesse de m'importuner avec ses requêtes sexuelles. Et en y repensant, je me rends compte qu'en tant que jeune femme, j'étais tellement habituée aux avances inopportunes des hommes que je trouvais la proposition de Yonas tout à fait « normale ». Il faut dire que les jeunes femmes scandinaves de ma génération se sentaient et étaient en sécurité dans leur pays⁹. N'ayant peur de rien, nous avons emporté au Sahara notre insouciance du cercle arctique et nous nous en tirions généralement à bon compte. Peut-être que notre innocence même nous protégeait. Et puis je n'avais reçu aucune réelle formation au terrain et n'avais pas non plus de collègue expérimenté·e vers qui me tourner pour demander conseil, que ce soit en Suède ou sur le terrain. Je me sentais rassurée aussi parce qu'on m'avait fait la cour, en tout bien tout honneur, lors de mes premières années en Éthiopie. Ce que je ne réalisais pas, c'est qu'au cours de ces années, je paraissais très jeune. On voyait en moi une adolescente inexpérimentée et ayant besoin de protection. Quatre ans plus tard, j'avais les traits d'une femme, sans mari ni tuteur masculin. Je paraissais donc disponible.

9. Je ne sous-entends pas qu'il n'y avait « aucune » violence sexuelle envers les femmes en Scandinavie à cette époque, mais seulement que les cas étaient peu nombreux – très peu, comparé aux États-Unis par exemple.

En tout cas aux yeux de Yonas et il se mit bien vite à faire campagne. Pendant plusieurs semaines, il m'a harcelée – d'incessants « Pourquoi pas ? » – sans tenir compte de mes refus persistants, de plus en plus déterminés, irrévocables et exaspérés. Je ne comprenais pas pourquoi il ne renonçait pas. Lui ne comprenait pas pourquoi je ne céda pas.

Pendant ce temps, la collecte de données avançait. Mon but était de retrouver le plus grand nombre de personnes interrogées dans le cadre d'une enquête réalisée par l'agence nationale de la statistique, plusieurs années auparavant, auprès de ménages. Je voulais vérifier la fiabilité de la technique du questionnaire dans un contexte comme celui de Ketema et me faire une idée du changement social depuis lors. Pour m'aider dans ce travail, j'avais embauché un homme d'âge mûr, messenger du Centre de Développement Communautaire. En éclaireur, cet intermédiaire parcourait la ville avec une liste des personnes interrogées, commençant par trouver celles qu'il connaissait déjà, puis localisant les autres par effet boule de neige. Son travail a été absolument crucial : non seulement il a trouvé ou obtenu des informations sur 80 % des personnes ayant répondu à la première enquête, mais il leur expliquait l'étude, les persuadait d'accepter un second entretien et en fixait la date. Yonas et moi-même prenions alors le relais et menions l'entretien en suivant une version modifiée du questionnaire initial.

Le temps passant, j'ai estimé que ma présence n'était plus nécessaire pendant les entretiens et j'ai peu à peu laissé Yonas et l'intermédiaire les mener seuls, tandis que je me consacrais à la vérification et à l'organisation des données compilées. Je retrouvais peu à peu les compétences linguistiques que j'avais acquises lorsque j'avais quitté l'Éthiopie en 1968, mais j'étais incapable de mener un entretien formel avec des personnes inconnues : je me rendais compte que j'utilisais l'amharique¹⁰ comme s'il s'agissait du suédois, d'une manière aussi étrangère, pour les personnes à qui je m'adressais, que si j'avais parlé une langue étrangère. Le fait qu'aucun·e des répondant·es n'avait parlé à une étrangère auparavant, ce qui les perturbait beaucoup, n'arrangeait rien. Certain·es ne me comprenaient tout simplement pas et se contentaient de me regarder fixement, ou marmonnaient qu'elles ou ils ne parlaient pas anglais. Après avoir été encourag·es par les personnes qui assistaient à l'entretien (il y avait toujours des gens autour), mes interlocuteur·ices écoutaient et répondaient mais la situation les mettait manifestement mal à l'aise.

Je n'aurais pas pu réaliser ce travail seule et Yonas n'était pas un très bon enquêteur : il était bien trop direct et trop brusque. Sans les préparations effectuées par l'intermédiaire, nous aurions sûrement essuyé un grand nombre de refus. En tant qu'enquêteur, je pense que Yonas était conditionné par son précédent rôle de fonctionnaire, provoquant des situations d'entretiens dans lesquelles les personnes interrogées n'avaient d'autre choix que de participer. Cependant, à ce stade, je n'étais pas encore consciente des défauts de Yonas pour cette tâche. J'ai réalisé cela plus tard, quand j'ai pu comparer son style avec celui d'autres personnes travaillant avec moi.

Après des semaines d'insistance quotidienne, Yonas s'est calmé et j'ai cru un moment qu'il avait abandonné l'idée de faire de moi sa conquête sexuelle. J'ai compris plus tard qu'il avait seulement changé de tactique. Il avait alors entrepris de me faire comprendre à quel point sa présence était cruciale pour l'avancement de mon projet. Dans le tableau qu'il me faisait, c'était à lui que les gens de la ville associaient l'étude, pas à moi. Il me faisait croire que notre énergique intermédiaire n'acceptait d'ordres que de lui et qu'il me faudrait tout recommencer de zéro, dans une autre ville, s'il décidait de démissionner et de m'abandonner.

Je n'avais aucune idée de ce qui se passait en ville. J'étais habituée à être dévisagée ; les parents prenaient leurs enfants dans les bras pour pointer du doigt la *ferenji*, l'étrangère. Ketema n'était pas un endroit accueillant. C'était une ville remplie d'étrangers, aux langues et aux habitudes diverses, pleins de préjugés et de méfiance mutuelle. La façon dont la population m'ignorait me mettait mal à l'aise mais ne me surprenait pas. Je mettais cela sur le compte de ma maladresse et de ma timidité naturelle. J'avais de plus en plus l'impression de vivre dans un bocal de verre, avec des gens qui m'observaient et moi qui les regardais en retour, mais sans véritable contact, sans véritable communication.

Après deux mois de travail à Ketema, je commençais à me sentir mal. Le malaise dû à mon isolement était aggravé par l'humeur de Yonas, plus sombre de jour en jour. Il faisait des cauchemars terrifiants, il poussait des cris que j'entendais facilement depuis ma chambre, voisine de la sienne. Quand il sortait le soir, il portait une arme, ce qui m'inquiétait, même si je savais que les hommes éthiopiens étaient fiers d'être armés et que j'avais souvent vu d'autres étudiants de la capitale emporter des armes de poing lorsqu'ils sortaient de la ville. Ce qui m'inquiétait, c'était ce que Yonas, hargneux et à l'état d'esprit agité, était susceptible de faire avec son arme.

Faute d'avoir une réelle autorité sur lui, j'ai tenté de gérer la situation avec des techniques de type psychologique qui étaient dénuées de sens, inefficaces et, dans ces circonstances, condescendantes. Par exemple, pensant ou espérant que la confiance engendrerait la confiance, je ne verrouillais pas la porte de ma chambre. Et ce qui devait arriver arriva : une nuit, je me suis réveillée, Yonas se tenait au milieu de la pièce m'accusant, furieux, de coucher avec tout le monde sauf avec lui. Je ne me rappelle pas comment j'ai repoussé cette avance en particulier, mais Yonas a quitté la pièce après quelques minutes de bruyantes plaintes m'accusant de discrimination sexuelle envers les hommes éthiopiens. Il me croyait de mœurs légères, m'imaginait immorale : pourquoi, demandait-il, ne pas coucher avec lui ? Dès ce moment, j'ai verrouillé ma porte soigneusement, avec un sentiment amer d'échec et de culpabilité.

10. La langue officielle de l'Éthiopie (NdIT).

Puis, un jour, Yonas m'a soudainement annoncé qu'il démissionnait. Il est parti le lendemain. Sa décision m'a d'abord affolée. J'étais alors persuadée que je dépendais de lui, que mon travail à Ketema était lié à sa personne et que je devrais tout recommencer dans une autre ville s'il partait. Après plusieurs mois de terrain, je semblais toujours incapable d'établir un rapport avec qui que ce soit. Les gens de la ville étaient distants ; même si la plupart des personnes interrogées répondaient à nos questions, elles le faisaient sans grand enthousiasme et les entretiens ne débouchaient sur aucun autre contact. À ce stade, je croyais que c'était parce que les gens de la ville ne voulaient rien avoir à faire avec moi.

Outre Yonas, les seules personnes de Ketema avec lesquelles j'entretenais un semblant de relation sociale étaient Benjamin, le vieux gardien venu, pour ainsi dire, avec la maison, et sa femme. Benjamin était un soldat à la retraite, septuagénaire, qui avait été au service de l'Empereur. À sa retraite, on lui avait promis un terrain près de Ketema où il pourrait pratiquer l'agriculture. Cependant, une fois sur place, les fonctionnaires locaux n'avaient pas honoré cette promesse et l'avaient laissé sans moyens de subsistance. Il était fermement convaincu que « si l'Empereur l'avait su », les choses se seraient arrangées. Mais il n'avait aucun moyen de contacter l'Empereur et, en attendant une intervention impériale, il avait accepté le poste de gardien dans la maison de son neveu. Il n'avait pourtant pas une très haute opinion de ce dernier : s'il était si riche, c'était qu'il était probablement corrompu. Mais voilà...

Sa femme Sofia était de plusieurs années sa cadette. Elle vivait avec lui depuis un an quand nous nous sommes rencontrés. Elle n'avait qu'un œil, était pleine d'énergie, travailleuse et pragmatique. Elle prenait le vieil homme pour un rêveur crédule mais ayant un bon fond, respectable en raison de son courage et de son âge avancé. Elle avait dit à Yonas qu'elle avait eu des propositions d'hommes plus fortunés, et donc plus attirants que lui, mais elle estimait qu'il était de son devoir de rester auprès du vieux soldat qui, selon elle, ne pouvait pas se débrouiller seul.

Leur relation était simple et amicale. Sofia complétait leurs revenus en cuisinant, plusieurs fois par semaine, pour des familles plus aisées. Elle distillait aussi des alcools dans un alambic ingénieux, principalement composé de tiges de bambou, de Calebasses et de bouse de vache. Le couple consommait une grande partie de ce qu'il produisait lui-même ; j'étais souvent invitée à boire un verre en passant, lorsque j'allais aux toilettes ou en revenais (« C'est bon pour le cœur ! »). Ce que le couple ne buvait pas lui-même servait à approvisionner certains débits de boisson en ville. Le vieil homme complétait aussi leurs revenus en louant un lopin de terre où il cultivait des céréales pour leur propre consommation et pour les vendre au marché. Sofia m'aidait pour la lessive, le ménage et les courses. Très intéressée par les faits et gestes des autres, elle était vive et bavarde, ce qui faisait d'elle une formidable source d'informations sur la vie quotidienne de Ketema. J'ai appris beaucoup de choses grâce à elle, y compris certaines stratégies utilisées par les gens de la ville pour subvenir à leurs besoins.

Quant à Benjamin, il prenait son rôle de gardien très au sérieux. Lorsque je lui ai fait savoir que Yonas ne travaillerait plus pour moi et qu'il avait quitté la maison, il n'a fait aucun commentaire. Pourtant le soir même, au moment d'aller se coucher, il est entré dans la maison avec son grand manteau et sa couverture (ainsi qu'un chaton pour compagnon) et s'est couché devant la porte de ma chambre. J'étais touchée, bien sûr, mais aussi très embarrassée. Le gardien n'a pas bougé ; il n'y avait pas d'autre moyen d'assurer ma sécurité la nuit, a-t-il expliqué : il ne pouvait pas m'entendre de chez lui si quelque chose arrivait et il était de sa responsabilité de veiller à ce que ce ne soit pas le cas. Le matin, il a roulé son couchage et il est rentré chez lui.

Après quelques jours de solitude, j'ai commencé à reprendre mes esprits et, à ma grande surprise, à me sentir soulagée du départ de Yonas. C'était comme si je m'extirpais enfin d'une situation devenue insupportable. Changer de ville n'était peut-être pas une si mauvaise idée. Je commençais à penser que je pourrais tout recommencer avec un assistant de n'importe quelle ville où je choisirais de travailler. Cependant, le peu de temps dont je disposais pour mon travail de terrain me causait un réel souci. L'ensemble de mon projet avait déjà été considérablement retardé en raison de la réaction du gouvernement éthiopien à certains articles critiques que mon directeur de thèse avait publiés dans des journaux suédois. À cause de ces écrits, mon visa de recherche avait été gelé et j'avais passé neuf mois à la maison à l'attendre en dépensant l'argent de ma bourse de recherche. Un déménagement et un nouveau départ risquaient de me coûter trop cher. Je décidais donc d'être moins ambitieuse et d'essayer d'utiliser autant que possible le matériau déjà recueilli à Ketema.

Alors que je commençais à me réjouir à ces perspectives, Yonas est revenu. Il est rentré nonchalamment, comme si rien ne s'était passé, pour voir si j'avais changé d'avis. Il n'avait bien sûr, m'a-t-il dit, jamais réellement eu l'intention de démissionner. Il était simplement contrarié parce que je n'avais pas voulu coucher avec lui. Mais il était maintenant prêt à se remettre au travail. J'avais été soulagée du départ de Yonas mais je me rendais compte que le reprendre serait le plus « simple ». J'allais bientôt quitter l'Éthiopie pour un mois de vacances. Yonas et l'intermédiaire pourraient finaliser seuls la phase de retour sur les premières données, me suis-je dit. D'ici un mois ou plus, la première phase de l'enquête serait terminée. Il serait encore possible de l'approfondir un peu, même si j'avais complètement abandonné l'idée de faire un terrain aussi poussé que ce que j'avais initialement prévu, ou de la manière dont je supposais que cela devait être fait en anthropologie. J'ai donc accepté le retour de Yonas.

Lorsque je suis revenue en Éthiopie, un mois plus tard, j'ai retrouvé la situation à Ketema inchangée. L'état de Yonas avait empiré et il s'est immédiatement remis à me harceler. Il a commencé à sortir son arme à la maison. Il la posait sur la table avec son stock de balles – cinq ou six – et il les polissait, cherchant en même temps à me convaincre du danger potentiel que représentait l'usage de cette arme. Dans un déni hystérique, je refusais d'admettre que ces petites mises en scène me concernaient d'une quelconque manière. Mon sens de la réalité s'effritait peu à peu, jusqu'à ce que je devienne aussi obsédée par Yonas – ses humeurs, ses menaces, ses résignations et supplications – qu'il l'était par moi et par ma résistance à ses désirs.

Je me retrouvais comme une femme battue avec son agresseur. Vu de l'extérieur, on aurait pu penser qu'il m'était possible de quitter à tout moment cette situation. Mais enfermée dans cette relation ubuesque, je n'avais aucun moyen de me défendre contre ses manipulations. Je ne comprenais pas vraiment ce qui se passait, sinon que Yonas semblait en proie à une idée fixe et névrotique, imperméable à la raison ou à toute argumentation. Tout ce que je pouvais espérer, c'était que la première phase de l'enquête se termine bientôt, afin que je puisse trouver une excuse pour mettre fin, d'une manière ou d'une autre, à mon association avec lui. Face au stress extrême que je ressentais, je multipliais les prétextes pour visiter la capitale. Je me réfugiais régulièrement dans la lecture et l'écriture, incapable de prendre une quelconque décision à propos de la suite de l'enquête. Ténèbres.

Finalement, l'un de mes plus vieux amis éthiopiens a réussi à briser mon inertie. J'étais passée à son bureau dans la capitale pour prendre un café et bavarder. Je lui ai raconté, avec désinvolture et sans doute sur le ton de la plaisanterie, les séances de polissage de balles. Plus la définition de ce que devait être mon travail anthropologique régressait, plus ma situation à Ketema apparaissait étrange. La réaction de mon ami Michael a été sans équivoque : « Débarrasse-toi de cet homme immédiatement ! Si tu ne le fais pas, il va finir par te tuer ». Michael a même proposé de me prêter une arme. À ses yeux, la situation était trop grave pour que je n'en possède pas. J'ai refusé mais suis rentrée à Ketema en ayant enfin conscience que j'étais en danger.

Pourtant, même à ce moment-là, je n'étais pas prête à renvoyer Yonas. Les nombreux mois passés à Ketema nous avaient enfermés dans une lutte acharnée pour savoir lequel de nous deux définirait notre lien. Cette bataille incessante avait engendré en moi le sentiment de ne pas avoir de choix face à lui. Au cours des derniers mois, cependant, j'avais fait la connaissance de deux expatriées qui vivaient dans la ville voisine de Woha, à 20 km de là. Formées par l'aide britannique à l'étranger et l'OMS, elles avaient travaillé plus de quinze ans en Asie et en Afrique. Cherchant à fuir le bocal en verre dans lequel j'étais enfermée, j'avais pris l'habitude de leur rendre visite les week-ends, ce qui constituait un immense soulagement face aux pressions « à la maison ». J'avais une voiture et la plus jeune des deux femmes avait une chambre d'amis. Ketema était à moins de 20 minutes. Afin de rompre notre ménage absurde, j'ai fini par décider de quitter Ketema et d'accepter l'offre de la plus jeune, qui me proposait un hébergement permanent avec petit déjeuner inclus, même si j'avais l'impression, ainsi, de trahir mon idée fixe – faire du terrain « dans les règles ».

Le 4 octobre au matin, j'ai annoncé à Yonas que je mettais fin à notre cohabitation dès le lendemain. À ma grande surprise, il a eu l'air de bien prendre la chose. Mais cette nuit-là, j'ai été réveillée en sursaut. Quelqu'un frappait à ma porte. J'ai allumé la lumière et regardé ma montre. Il était une heure du matin.

— *Qu'y a-t-il ?*

— *C'est moi, Yonas ! Je me fais dévorer vivant. Passe-moi la bombe insecticide !*

La bombe insecticide ? Était-elle dans ma chambre ? Pourquoi était-elle dans ma chambre ? J'ai enfilé ma robe de chambre. Bombe en main, j'ai déverrouillé ma porte et l'ai ouverte. Yonas l'a poussée de toutes ses forces et a fait irruption dans ma chambre. Le temps s'est arrêté. La pièce était plutôt grande et dépouillée. Mon lit se trouvait dans un coin. La fenêtre donnant sur le jardin de devant avait été fermée de l'intérieur. Le gardien, Benjamin, dormait dans sa propre maison, elle aussi verrouillée, à 20 m de là, hors d'atteinte. Le mur extérieur de mon pignon n'avait pas de fenêtre. Nous étions seuls.

Yonas m'a saisie, par ma robe de chambre, mes cheveux. J'étais paralysée. J'ai seulement réussi à reculer, en essayant de desserrer ses mains autour de ma gorge. Puis j'ai crié. Ou plutôt, quelqu'un en moi a crié. Je me suis entendue hurler – un cri incompréhensible, qui n'appelait pas à l'aide, mais perçant, strident, comme une sirène. Mon corps tout entier semblait être sorti de moi-même, refusant de bouger, de donner des coups, de se défendre – de faire tout ce dont je le savais capable. Et ce cri horrible. Alors même que j'entendais ce cri, j'ai réalisé que personne ne m'entendrait. Un champ de pommes de terre longeait la maison, mais personne ne s'y trouvait. Benjamin n'entendait pas bien et, de toute façon, trois murs et plusieurs mètres nous séparaient ; sa femme ne pouvait pas non plus m'entendre. Et quand bien même m'aurait-on entendue, Yonas m'avait dit maintes fois que les gens pensaient que nous étions amantes ; les hommes battaient souvent leur femme, ils prendraient le parti de Yonas en pensant que je méritais ce qui m'arrivait.

Yonas ne gagnait pas de terrain. Nous faisons la même taille, il n'était ni plus lourd, ni plus fort que moi. Mon corps était raide comme un tronc d'arbre. Il continuait à émettre ce cri perçant, déchirant. Une sueur froide perlait sur son visage et rendait ses mains glissantes. Ses yeux étaient écarquillés, exorbités, fous. Il était hors de lui, consumé par la rage et la détermination. Inaccessible. Il portait un pyjama rayé avec des poches. Il en a sorti son arme, presque à contrecœur, s'assurant de la direction dans laquelle elle pointait pour ne pas tirer sur lui accidentellement. Reculant de quelques pas, il a braqué l'arme sur moi. Le cri s'est arrêté. Mon esprit et mon corps se sont réunifiés, je réalisai que ma vie était en jeu, que son tir soit volontaire ou pas. Si l'arme se déclenchait par accident, je risquais une blessure mortelle.

En regardant le canon du pistolet, j'ai soudain eu une vision : j'étais dans la nuit noire, sous les étoiles lointaines et froides, calme, lucide. La mort se tenait à quelques minutes ou quelques secondes de moi. Et tout cela pour quoi ? Une idée fixe, une obstination maniaque à ne pas renoncer, à préserver coûte que coûte la définition de qui j'étais ? Yonas a commencé à parler. Il m'a dit que, puisque j'avais décidé de quitter la maison, il savait que c'était sa dernière chance de m'avoir. Il allait m'avoir maintenant, quel qu'en soit le prix pour lui. Peu lui importait désormais de vivre ou de mourir, tant qu'il m'avait enfin. Je lui ai répondu, d'une voix froide et comme anesthésiée, qu'il pouvait avoir tout ce qu'il voulait, absolument tout.

À cet instant précis, un bruit assourdissant a retenti contre les volets. Des voix fortes, nombreuses, cognaient, criaient. Yonas a momentanément perdu pied. Nous étions toutes deux abasourdi·es. Qui cela pouvait-il être ? Mais qui ? Le ciel noir et vide s'était ouvert et des anges en étaient descendus pour intervenir. Une fraction de seconde s'est écoulée. Puis Yonas s'est ressaisi et a commencé à crier des ordres aux personnes qui étaient dehors. Il était absolument certain qu'elles lui obéiraient.

« Rentrez vous coucher ! » leur a-t-il ordonné. « Elle a seulement fait un mauvais rêve. Elle va bien. Rentrez chez vous ! »

Les gens n'ont pas immédiatement obéi. « On ne l'entend pas ! », ont-ils répliqué. « Elle est morte ! Tu l'as tuée ! ».

Yonas est devenu plus insistant : « Rentrez vous coucher ! Je vous dis qu'elle va bien ! ».

Les bruits ont cessé. Mes espoirs ont été anéantis. C'était bien ce que je craignais : les anges étaient moins puissants que Yonas. Ils allaient devoir lui obéir. Ils allaient croire ce qu'il leur dirait.

Mais soudain, les voix sont revenues, elles ont crié : « On ne l'entend pas ! On va chercher la police ! »

Pendant ce temps, Yonas continuait de me menacer avec son arme, me faisant signe de me diriger vers le lit. Son délire semblait en partie alimenté par les interférences extérieures. Il déversait un flot ininterrompu de mots, d'accusations, d'explications. Toujours hors de lui, tremblant, moite, les yeux exorbités, il me racontait sa version de notre travail de terrain, depuis le moment où il avait décidé de candidater pour le poste. Il me renvoyait mes propres paroles, celles que j'avais utilisées pour le repousser et souligner ma détermination à ne pas avoir de rapport sexuel avec lui, mais il les déformait, les interprétant à l'inverse de ce que j'avais voulu dire. Il avait compris tout ce que j'avais dit à l'aune de l'image qu'il se faisait de moi : une femme volage dépourvue de discernement.

Je me suis approchée du lit et me suis assise. Il s'est avancé vers moi, toujours en me tenant en joue, et a continué de parler, ne s'interrompant que brièvement pour lancer des ordres occasionnels aux gens à l'extérieur, qui avaient recommencé à taper sur les volets. Il a laissé tomber son bas de pyjama. J'ai remonté ma chemise de nuit et ma robe de chambre. À la vue de mes parties génitales, ses gestes se sont figés un instant.

Il s'est jeté sur moi mais a eu quelque difficulté avec le pistolet. Il a essayé de le glisser entre nos deux corps pour être certain de garder le contrôle pendant qu'il me violait. Mais il avait atteint ses limites. Me maintenir sous contrôle, raconter son histoire, calmer les gens dehors et pénétrer une femme non consentante – tout cela en même temps – c'était au-delà de ses forces. Au moment où nos parties génitales se sont touchées, il a éjaculé. Je crois. Peut-être que son érection s'est interrompue et que toute cette humidité était la réaction de mon corps au viol. Je ne sais pas.

Puis la frénésie de Yonas a pris fin. Ses traits sont redevenus normaux. Ses yeux ont retrouvé leur lucidité. Il avait peur. Il cherchait du réconfort alors il s'est assis sur mes genoux, l'arme toujours en main mais sans la pointer sur moi. Après un moment, il a remonté son bas de pyjama, est allé à la porte d'entrée et l'a ouverte pour que les gens voient d'eux-mêmes que j'étais vivante et que « j'allais bien ». Yonas devait faire peur à voir, débraillé et dégoulinant de sueur, l'arme toujours en main. Les personnes dehors ont eu mouvement de recul, pensant qu'il y avait un cadavre à l'intérieur.

Puis Benjamin s'est avancé avec toute l'autorité d'un soldat impérial, droit et imposant. « Laisse-moi entrer, que je la voie », a-t-il ordonné. Yonas s'est exécuté. Puis il a tourné les talons et s'est précipité dans sa propre chambre, verrouillant la porte derrière lui. Benjamin est entré dans ma chambre et a tendu les bras vers moi. « Ma chère enfant », s'est-il écrié, « Est-ce qu'il t'a violée ? ». Je suis tombée dans ses bras, sans pleurer, mais secouée de tremblements incontrôlables. Je voulais quitter la maison immédiatement. Je me suis habillée à la hâte, avec difficulté. Benjamin est passé devant la chambre de Yonas pour aller me chercher un verre d'eau. Alors qu'il revenait de la cuisine, Yonas est sorti en trombe de sa chambre, à nouveau pris de frénésie, prêt à tirer. Le vieil homme s'est interposé entre nous et a dit à Yonas de retourner dans sa chambre. Ce qu'il a fait. Je suis alors sortie, j'ai pris ma voiture et j'ai conduit 20 minutes jusqu'à Woha, où j'ai trouvé refuge chez Sally, l'une de mes amies étrangères.

Je n'ai jamais revu Yonas.

Plus tard, j'ai appris qu'après mon départ, il était ressorti de sa chambre et avait accepté de remettre son arme à Benjamin qui avait immédiatement emporté le pistolet dehors et l'avait enterré sous le sol en terre battue de sa propre maison. Il avait ensuite verrouillé les portes de ma chambre, de la cuisine et du bureau pour empêcher Yonas d'entrer dans une autre pièce que sa chambre. Le matin suivant, Yonas a demandé à accéder aux autres pièces, prétextant qu'il avait des effets personnels dans le bureau. Le vieil homme lui a refusé l'accès, affirmant que j'avais verrouillé les portes et emporté les clés avec moi en partant. Comme moi, il craignait que Yonas ne détruise le matériau que nous avions collecté jusque-là. Yonas est ensuite parti pour Woha, chercher refuge chez des amis de la même ethnie que lui, des enseignants et des agents de la ville.

Points de vue sur le viol

Le viol, sous toutes ses formes, est une question de pouvoir et de domination masculine. D'après la littérature sur le viol, le plus souvent, l'agresseur connaît sa victime. Il s'agit souvent d'hommes qui s'estiment en droit d'avoir des rapports sexuels avec des femmes qui, de leur côté, n'acceptent pas ce qu'eux perçoivent comme une obligation sexuelle. Dès lors, il se sentent dans leur bon droit lorsqu'ils brisent la volonté des femmes qu'ils dominent (Brownmiller 1975). Ce qui m'est arrivé à Ketema n'est guère différent de ce qui arrive chaque année à des milliers de femmes dans tous les pays du monde.

À cela près que Ketema est en Éthiopie. Il faut garder cela en tête pour comprendre ce crime dans ce pays et dans les milieux que Yonas et moi-même fréquentions. Les différentes interprétations que des Éthiopiennes m'ont données juste après m'ont aidée à survivre, à faire face et à retrouver une vie « normale » – mais différente – en tant qu'anthropologue. Ils et elles ont

réagi avec beaucoup de franchise en raison de la nature de l'agression elle-même, puis parce que je l'ai rendue publique, parce qu'il y avait une sorte de plaisir à me dire ce que j'aurais dû faire et parce que Yonas avait transgressé toute une série d'interdits.

La justification du viol aux yeux de Yonas

Comme je l'ai décrit plus haut, le récit par lequel Yonas a justifié son acte et planifié sa vengeance m'a été donné par Yonas lui-même pendant le viol. Même s'il semblait alors complètement hors de lui, emporté par la fureur et la détermination, ses paroles étaient tout à fait lucides, claires et compréhensibles. Il voulait s'assurer que je comprenais parfaitement ce qu'il était en train de me dire. Ses propos se sont gravés dans ma mémoire en raison de la situation extrême et du choc que j'ai ressenti en comprenant comment il m'avait manipulée et utilisée depuis le début de notre relation. Longtemps après, je me suis interrogée sur le besoin qu'avait eu Yonas de me dire pourquoi il devait me violer. Peut-être cela n'était-il pas si surprenant. Quand le viol est une punition, il est impératif pour l'agresseur de s'assurer que sa victime sait pourquoi elle est punie¹¹. Ce qui suit est l'essentiel de ce que Yonas a dit pendant le viol ; c'est son point de vue, tel qu'il l'a lui-même exprimé.

Yonas avait accepté le poste d'assistant de terrain et la perspective de travailler pendant des mois en province parce qu'il souhaitait avoir une amante étrangère. C'était la prémisse sur laquelle il s'était engagé à travailler pour moi. Il n'a pas expliqué pourquoi il tenait tant à posséder une femme étrangère. Je peux seulement supposer qu'il adhérait à une représentation courante dans certains groupes éthiopiens, selon laquelle les femmes étrangères, indépendantes et qui n'étaient pas excisées, avaient des mœurs légères et aimaient l'aventure. Il voulait que je comprenne que c'était là l'unique raison à sa candidature.

Dès le début de notre collaboration, j'avais selon lui laissé entendre qu'un rapport sexuel était possible entre nous ; il n'y avait qu'à trouver le moment et le lieu opportuns. Il citait mot pour mot certaines de mes tournures de phrase ou expressions qui, en de nombreuses occasions, avaient confirmé sa conviction que j'avais l'intention de satisfaire ses désirs. Sa mémoire était stupéfiante. J'ai ressenti une honte cuisante en entendant mes propres mots répétés avec exactitude mais déformés pour suggérer des intentions qui n'avaient jamais été les miennes. Il a commencé à chercher des signes et à accumuler des indices signalant que j'allais revenir sur ma position lors de notre rencontre, jusqu'à ce qu'il commence à soupçonner qu'il allait être « trompé ».

Yonas croyait fermement qu'une femme ne révèle jamais ses véritables intentions à un homme ; par conséquent, il interprétait tout ce que je disais de mille façons, sauf de manière littérale. Tous ses amis, de même que sa petite amie restée à la capitale, croyaient que nous étions amant·es. C'est pourquoi elle l'avait quitté. Le monde entier le pointait du doigt. Il en avait ressenti une vive humiliation et un profond sentiment d'échec. De son point de vue, personne ne l'aurait cru s'il avait dit que ce n'était pas vrai. À vrai dire, je doute qu'il ait fait beaucoup d'efforts pour expliquer sa véritable situation : être incapable de séduire une personne qu'il considérait comme sexuellement insatiable aurait sûrement terni son image en tant qu'homme.

Il était convaincu que j'avais couché avec de nombreux autres hommes. Il m'avait espionnée dans la capitale et d'autres personnes l'avaient aidé à me suivre dans mes déplacements. Il savait exactement qui j'avais vu. J'avais rencontré de nombreux hommes blancs sans être accompagnée ; cela signifiait que je couchais avec eux. C'est à ce moment-là que j'ai découvert pourquoi j'étais à ce point isolée à Ketema. Yonas m'a expliqué qu'il voulait me garder dépendante de lui. Il avait donc travaillé activement à me maintenir à l'écart. Avec beaucoup de délectation, il m'a raconté que de nombreuses personnes étaient venues le voir, curieuses de me connaître et de comprendre en quoi consistait mon travail. Il leur avait dit que je n'étais pas intéressée par les gens de la ville, que je ne voulais ni leur parler ni avoir affaire à eux. Il a été explicite sur ce point, souhaitant que je sache combien il avait été astucieux pour me garder pour lui seul. Il ressentait aussi probablement une certaine satisfaction à me faire comprendre que j'avais été totalement en son pouvoir. « Il » pouvait faire ou défaire mon travail.

Il a été profondément déçu et perplexe de voir que je ne tenais pas mes « promesses » de sexe. Il en est venu à la conclusion que mon peuple était pétri de préjugés à l'égard des hommes qui n'étaient pas blancs. Le racisme était devenu la seule explication possible à mon refus persistant. Il en a conclu que les Suédois·es étaient aussi enclin·es aux préjugés raciaux que les Américain·es et les Britanniques dont il ne fallait rien attendre. Une fois qu'il a compris que je ne donnerais pas suite à ce qu'il percevait comme des demandes légitimes, il a commencé à planifier sa vengeance. Il m'a dit qu'il avait préparé l'agression pendant des mois. Il m'a même expliqué tout son plan avant de le mener à bien, car il était persuadé de m'avoir en son pouvoir et que personne ne me croirait. Je pense qu'il craignait que je ne comprenne pas que ce qui se passait était le fruit de sa volonté et qu'il en avait un contrôle total.

Yonas ne se contentait pas de manipuler le passé, il entendait aussi contrôler l'avenir. Il était certain qu'à la suite du viol, je le licencierais. Comme il avait un contrat de travail, il me poursuivrait alors en justice pour rupture abusive. Il contesterait mon droit de le renvoyer. Je dirais alors qu'il m'avait violée. Il nierait l'accusation et personne ne me croirait. Je devrais lui verser une lourde compensation pour licenciement abusif et serais peut-être même obligée de le réembaucher. L'humiliation qu'il me ferait alors subir serait totale.

Environ six semaines avant l'agression, il m'avait demandé d'apporter des modifications à son contrat. À l'époque, je n'avais pas compris pourquoi, mais par la suite, j'ai constaté que ces changements, qui rendaient plus difficile son licenciement,

11. L'homme qui a violé Cathy Winkler lui a, lui aussi, parlé longuement.

faisaient partie intégrante de son plan. En lui annonçant soudain que je mettais un terme à notre cohabitation, je lui avais forcé la main. Il devait mettre son plan à exécution ce soir-là, sinon il n'aurait plus d'opportunité.

Le récit de Yonas jaillissait hors de lui alors qu'il faisait les cent pas devant la fenêtre fermée, gesticulant avec son arme, s'arrêtant de temps à autre pour ordonner aux personnes dehors de s'en aller. J'étais assise au bord du lit, attendant la suite des événements. Je pense que, dans une certaine mesure, je n'arrivais pas vraiment à croire que Yonas irait au bout du viol, à portée de voix des personnes à l'extérieur. En même temps, je ne me souciais plus de rien. Mon unique préoccupation était de sortir vivante de cette situation. Une fois la fureur retombée et ses sens revenus à la normale, Yonas a cessé de parler.

La réaction de Benjamin et de Sofia au viol

Benjamin et Sofia m'ont dit plus tard ne pas avoir entendu mes cris. Mais de l'autre côté de la clôture qui séparait la maison du champ se trouvait un camp temporaire de travailleurs agricoles embauchés pour ramasser les pommes de terre. Benjamin leur avait rendu visite à leur arrivée et les avait invités à entrer dans la propriété. Il est très significatif que ni Yonas ni moi-même ne nous « souvenions » de ces ouvriers agricoles. En Éthiopie, toute personne n'est pas considérée comme un individu à part entière. Les domestiques, les pauvres, les mendiants, les personnes issues de groupes ethniques de statut inférieur ou les « impies » ne comptent pas. Comme je l'avais compris, on ne considérait pas comme des « personnes » les individus d'un rang ethnique, économique ou professionnel inférieur alors que c'était toujours le cas de celles d'un rang égal ou supérieur. Si vous n'étiez « rien », vous faisiez partie du décor aux yeux des gens d'un rang supérieur au vôtre. Yonas savait que les ramasseurs de pommes de terre étaient là. Pourtant, il ne les percevait manifestement pas comme des personnes susceptibles d'intervenir et il avait donc poursuivi son plan comme si le champ n'était pas occupé. Il les avait tout simplement oubliés.

Mais le champ était habité et les travailleurs agricoles avaient été immédiatement alertés par mes cris. Ils savaient très bien qui j'étais, grâce à Benjamin. Ils savaient aussi que ce dernier se considérait comme mon protecteur. Ils n'ont donc pas tardé à forcer la clôture et à le tirer de son sommeil.

Benjamin était horrifié par l'agression de Yonas. Pas un instant il n'avait cru que j'avais des rapports sexuels avec lui. Après le viol, il n'a eu de cesse de se plaindre amèrement de la trahison de Yonas à son égard. « Je lui faisais confiance comme à moi-même », disait-il, « J'étais certain que tu étais en sécurité avec Yonas dans la maison. Comment aurais-je pu vous laisser seuls là-dedans autrement ? ». Une fois réveillé, il est venu immédiatement à mon secours. Il m'a dit qu'ils étaient persuadés, lui et les autres, que j'étais morte à cause de l'intensité de mes cris qui avaient soudainement cessé. Ils avaient quand même tous hésité à appeler la police avant de savoir exactement ce qui m'était arrivé. J'étais profondément touchée par le raisonnement de Benjamin et par sa solidarité sans faille. Je lui devais probablement la vie¹² et l'avais vu risquer la sienne pour me sauver.

Les réactions des hommes au viol

Quand le viol a commencé à être connu à Ketema me sont parvenues bon nombre de réactions d'hommes et de femmes. La manière dont les premiers ont réagi dépendait de leur proximité avec moi et avec le drame lui-même, et de la façon dont ils percevaient Yonas. Benjamin, comme je l'ai déjà écrit, était choqué et prêt à agir. Il ne s'est pas prononcé sur ce que je devrais faire par la suite. D'après ce que j'ai compris, il pensait que mon choc et mon quasi-effondrement étaient des réactions justes et adéquates à ce qui s'était passé. Il reconnaissait m'avoir sauvé la vie et comprenait la profonde obligation que j'avais contractée à son égard.

La seule personne qui a insisté pour que j'aie trouvé la police était un jeune homme de la ville, un adolescent que j'avais aidé pendant mes années de volontariat. Il a été très contrarié quand j'ai choisi de ne pas signaler le viol à la police. Plusieurs raisons ont motivé ma décision. Au moment du viol, au milieu de la nuit, la principale raison était que le seul autre viol d'une femme étrangère dont j'avais entendu parler jusque-là avait eu lieu dans un poste de police, perpétré par les policiers eux-mêmes. J'avais peur que les policiers reprennent là où Yonas s'était arrêté. Plus tard, d'autres raisons sont devenues plus importantes, comme le fait de ne pas vouloir être retenue en Éthiopie pendant des mois, voire des années, dans l'attente d'un procès incertain. J'avais très peur de ce qui se passerait si Yonas était acquitté. Il me semblait fort probable qu'il chercherait à se venger si j'essayais de le dénoncer. En effet, plusieurs mois plus tard, j'ai reçu une note anonyme de sa part, déposée au bureau de poste de Ketema, contenant une seule phrase : « Cesse ta diffamation, sinon... ».

Les autres hommes de la ville, dont j'étais moins proche, semblaient s'accorder sur le fait que mon viol était de l'ordre de l'inévitable. Je me rappelle qu'un fonctionnaire m'a dit que Yonas et moi étions comme un jeune taureau et une génisse enfermés dans un corral. Quand j'ai demandé pourquoi personne ne m'avait avertie de ce qui apparaissait si inévitable, il m'a répondu : « Vous nous connaissez, vous connaissez nos habitudes et notre culture. On ne voulait pas vous insulter en venant vous donner des conseils ». Après le viol, je n'ai remarqué aucun changement dans le comportement des gens que je côtoyais régulièrement, comme le vieil intermédiaire, les employé·es de la banque locale, du bureau de poste, etc. Yonas n'était en réalité pas du tout apprécié. Son dédain et ses tentatives réussies pour m'isoler ne lui avaient pas apporté d'amie.

Le lendemain de l'agression, alors que j'avais décidé de ne pas impliquer la police, un directeur de banque de la ville voisine de Woha a accepté de servir d'intermédiaire pour m'aider à mettre fin à la relation d'employeuse/employé avec Yonas. Je tenais à reprendre contact avec lui parce que j'étais hantée par son récit sur la façon dont il me poursuivrait en justice pour obtenir un dédommagement. Jusqu'à ce que nos relations contractuelles soient rompues, j'étais complètement paniquée à l'idée de ce qu'il

12. Quels qu'aient été les plans de Yonas avant le viol, je pense sincèrement que si nous avions été seul·es, il n'aurait pas pu s'extirper de cette situation sans me tuer.

pourrait faire ensuite. Peut-être trouverait-il encore le moyen de me traîner devant les tribunaux pour y réclamer ce dont il rêvait. Ou peut-être que son incapacité à me pénétrer pendant le viol avait été pire pour lui que mes refus antérieurs. Allait-il donc réessayer ? Ou me tuerait-il pour me faire taire ?

Le banquier a rencontré Yonas deux jours après les faits. Ce dernier a nié que rien de fâcheux s'était produit. Il lui a dit qu'il ne comprenait pas pourquoi je ne voulais pas continuer à travailler avec lui. Il avait très envie de continuer à être mon assistant. Yonas semblait très calme et raisonnable, rien n'indiquait que les choses n'aient pas été telles qu'il les présentait. Le banquier l'a cru.

Il m'a ensuite escortée à Ketema, afin que je récupère quelques affaires. J'ai alors découvert ce qui s'était passé après mon départ. La maison était exactement dans le même état que lorsque j'avais fui en pleine nuit. Benjamin n'avait pas ouvert les portes de ma chambre et du bureau depuis. Quand le banquier a vu le désordre qui régnait dans ma chambre, les touffes de cheveux éparpillées¹³ et les restes de ma robe de chambre déchirée, il s'est excusé. Et s'il avait encore des doutes sur la véracité de mon récit, il a été convaincu par Benjamin, qui ne demandait qu'à tout raconter. C'était la première fois que j'entendais la manière dont mon sauvetage avait été organisé.

Les réflexions du banquier ont ensuite été semblables à celles de plusieurs autres hommes : « Nous, les Éthiopiens, ne violons que les femmes que nous connaissons ». D'après lui, je n'aurais pas dû rester au même endroit aussi longtemps. Je pense que la durée maximale qu'il a mentionnée pour s'assurer de ne pas être violée était de trois semaines. Pour éviter les agressions, j'aurais dû me déplacer de ville en ville et travailler autant que possible dans ce laps de temps limité. Il n'a pas réalisé que les hommes de Ketema, eux, ne m'avaient fait aucun mal. Le fait est que Yonas ressemblait beaucoup plus à ce banquier qu'aux autres habitants. En écoutant d'autres témoignages de menaces et d'agressions vécues par des femmes anthropologues et volontaires en Éthiopie, il m'est apparu, plus tard, que le plus grand danger provenait toujours des notables, des assistants de recherche et des petits copains – des personnes appartenant à la catégorie des hommes ayant fait des études, « modernes », sur lesquels les femmes étrangères sont le plus susceptibles de compter et avec lesquels elles peuvent se lier d'amitié.

Quand j'ai protesté contre les conseils du banquier, affirmant qu'aucun travail de terrain sérieux ne pouvait être accompli en caracolant d'un endroit à un autre, il a suggéré que la seule autre alternative était de « faire ce que font nos femmes » : observer et s'adapter ; créer une « famille » et s'y cantonner, être protégée par des parents et des domestiques. C'était en fait ce que Benjamin avait essayé de faire pour moi, en tentant de créer un groupe protecteur garantissant qu'aucun homme mal intentionné ne puisse m'atteindre. Aux yeux de Benjamin, je n'avais pas commis d'erreur en accordant à Yonas une chambre dans la maison. C'était au contraire Yonas qui devait être blâmé et puni pour ne pas avoir rempli le rôle protecteur qu'on attendait de lui.

Un autre indice du lien entre la prédation sexuelle et la domination masculine m'a été donné par un homme que je connaissais depuis longtemps. Regrettant de ne pas m'avoir demandée en mariage quand nous nous fréquentions officiellement six ans plus tôt, celui-ci m'a expliqué qu'il n'avait pas rendu ses intentions explicites à l'époque parce qu'il n'était pas certain que je les aurais acceptées. « Tu sais, on ne demande rien tant qu'on n'est pas sûr d'être accepté. C'est difficile pour un Éthiopien d'essayer un refus ».

Pour certains hommes, c'était le fait que Yonas ait utilisé une arme à feu qui leur semblait réellement méprisable. Le viol est une chose, ai-je appris, mais utiliser une arme pour soumettre une femme en est une autre. Les hommes étaient censés maîtriser les femmes avec les mots et avec le *donga*, un grand bâton qui servait de moyen de défense et d'attaque assez courant et qui ressemblait plus à une batte de baseball qu'à autre chose. J'avais souvent entendu des hommes éthiopiens citer le proverbe suivant : « Avec les ânes et avec les femmes, on parle avec le *donga* »¹⁴. L'utilisation d'une arme à feu remettait en question la preuve de masculinité que cet acte devait fournir. Quel genre d'homme ne pouvait y arriver sans menacer une femme avec un pistolet ? Cela m'attirait la sympathie indiscutable des hommes. L'arme à feu évoquait la mort, ce qui était tout autre chose que de s'imposer à une femme réticente.

Lors d'une visite en Éthiopie des années plus tard, j'ai découvert que la pratique juridique éthiopienne ne reconnaît pas le « viol » comme un crime contre les femmes sauf s'il est prouvé que la femme concernée est vierge. Cela était vrai dans les années 1970 et c'est encore le cas aujourd'hui [en 1995].

Les réactions des femmes au viol

Mon viol a complètement modifié mes relations avec les femmes en Éthiopie. Mon entrée dans la société éthiopienne s'était faite par l'intermédiaire des hommes. Au cours de mes premières années dans le pays, quand je travaillais comme volontaire, tous mes collègues étaient des hommes. Quand je récoltais du matériel pour mon mémoire de recherche, en 1968, tous mes contacts étaient des hommes. Ma fascination initiale pour l'Éthiopie était alimentée par une passion intense pour un Éthiopien. Des hommes, des hommes, des hommes. Les femmes, dans ce monde d'hommes, étaient des secrétaires, des domestiques, des membres de la famille – des « non-personnes » à mes yeux, de fait¹⁵.

13. Je n'ai pas senti que Yonas me tirait les cheveux alors qu'il essayait de me maîtriser de ses mains.

14. Ce proverbe explique en partie pourquoi je ne m'attendais à aucune aide, même si quelqu'un entendait mes cris.

15. À vrai dire, cela n'était pas bien différent des perceptions que j'avais du monde et de son fonctionnement lorsque j'étais chez moi.

Tout cela a changé par la suite. Jusque-là les femmes de mon entourage immédiat, à l'exception de l'épouse de Benjamin, Sofia, étaient pudiques, serviables, silencieuses et « gentilles ». À présent, elles se tenaient droites, sortaient de l'ombre, me regardaient dans les yeux, parlaient haut et fort et se montraient extrêmement cyniques. Elles m'ont dit que c'était là ce que nous subissons toutes, parce que nous sommes des femmes. Tant que nous serions des femmes, nous serions à la merci des hommes. Je n'avais pas à me sentir honteuse ou malheureuse. Ce qui m'était arrivé était horrible et effroyable, mais c'était malheureusement normal. « Tant que nous serions des femmes... ».

Après le viol, les femmes m'ont raconté de nombreuses histoires de violences sexuelles commises par des hommes. Leur défiance à leur égard était absolue. Pour beaucoup d'entre elles, on ne pouvait être heureuse qu'en l'absence de liens permanents avec des hommes. L'indépendance économique, entourée d'une famille à soi, des amants si on le souhaitait, mais sans homme ayant des droits du fait du mariage ou autre – c'était là leur utopie. Je me sentais coupable et honteuse de m'être laissée prendre par la vision masculine du monde, et le tableau de guerre sexuelle dépeint par ces femmes était étrangement réconfortant. Dans nos conversations, l'accent était souvent mis, non pas sur ce qui m'était arrivé mais sur l'organisation sexuelle inique de la dépendance des femmes, selon laquelle le sexe et les services domestiques sont échangés contre la sécurité économique, où une femme dépendante perd son autodétermination quand elle se soumet à un lien avec un seul homme. Ce dernier, dans ce contrat, ne perd rien sauf peut-être sa tranquillité d'esprit, puisqu'il craint dès lors constamment d'être « doublé » par des hommes plus riches, plus puissants et donc plus attirants que lui.

Mes propres réactions au viol

Après le viol, j'ai été submergée par un flot d'informations sur les rapports de genre et la sexualité, mais je n'étais pas en mesure d'enregistrer, de comprendre ou d'utiliser ce matériau. Je me sentais nue, simple citoyenne : je désertais le terrain anthropologique. L'idée d'utiliser ma situation à des fins de connaissances anthropologiques me semblait blasphématoire, une poursuite de la situation de viol. Il n'y avait rien de professionnel dans ce que je vivais. Je tenais à peine debout. Je dépendais de mon entourage pour ma sécurité et ma santé mentale. Le viol avait inversé une hiérarchie où j'avais jusque-là occupé une position dominante en tant que chercheuse, professionnelle et étrangère. Désormais, je n'étais plus qu'une femme qui se tournait vers les autres femmes de son entourage pour obtenir des conseils, de la sécurité et de l'aide.

Immédiatement après l'agression, j'ai éprouvé deux types de sentiments. D'une part, une colère immense. Si j'avais eu l'arme que mon ami Michael avait voulu me prêter, je me serais sentie capable de tirer sur Yonas sur le champ. Cette rage m'a habitée pendant des années. D'autre part, une peur immense. Elle était en partie irrationnelle. J'avais l'impression que je mourrais si je posais à nouveau les yeux sur Yonas. Je sais maintenant que c'est une réaction courante chez les personnes survivant à un viol. Une partie de cette peur était probablement fondée. Yonas avait cherché à me punir et avait élaboré un plan complexe pour y parvenir qui avait échoué. Il avait d'abord été humilié par mon refus d'accepter ses demandes sexuelles, mais son humiliation avait ensuite été décuplée. Des hommes moins haut placés que lui l'avaient arrêté, lui avaient désobéi et avaient refusé d'accepter sa définition de nos relations. Il avait été désarmé par un domestique. Il avait été dupé et trompé. Il avait échoué sur le plan sexuel. Or moi, je savais tout cela et je pouvais facilement le révéler.

J'avais l'intuition d'être bien plus en danger après l'agression qu'avant et de devoir l'être jusqu'à ce que je sois hors du pays, à un continent de distance. Ou jusqu'à ce que l'un de nous ne meurt. Comme je l'ai mentionné plus haut, j'ai pris le directeur régional de l'une des banques nationales comme intermédiaire pour établir un contact, d'abord avec les intermédiaires de Yonas, puis avec ce dernier. Yonas a finalement accepté de signer un papier me libérant de toutes mes obligations ultérieures mais, pour ce faire, il a exigé deux mois de salaire et une lettre de recommandation. J'ai payé et écrit la lettre de recommandation. Il a même eu l'audace de la modifier¹⁶.

Les jours qui ont précédé le règlement de ces questions ont été des jours de panique. Je me souviens m'être accroupie pendant des heures dans la salle de bain fermée à clé chez l'amie qui m'hébergeait, n'osant pas rester seule, même une minute, ailleurs dans la maison. « Il y a celles qui s'en sortent et celles qui ne s'en sortent pas », m'a-t-elle dit en rappelant des incidents survenus au cours de ses 15 années passées comme directrice d'école en Tanzanie. Je n'étais pas certaine de faire partie de celles qui s'en sortent.

Une fois le document signé, je me suis sentie libre de partir. J'ai rendu les meubles loués et vendu les ustensiles ménagers restants. J'ai entreposé le matériau de recherche chez des proches. J'ai conclu un accord avec Benjamin pour continuer à payer son salaire et rendu la maison à son neveu. Je suis ensuite rentrée dans mon pays d'origine pour me rétablir. Je suis revenue deux mois plus tard en Éthiopie, le moral renforcé par la présence de ma mère et de mon partenaire, qui voulaient de toute façon me rendre visite sur le terrain depuis longtemps. Pendant le mois qu'a duré leur visite, je me suis demandé si je pouvais ou non reprendre le fil et continuer à travailler à Ketema. Finalement, j'ai décidé de rester.

J'ai terminé une deuxième phase d'enquête, qui a duré encore quelques mois. Sans Yonas pour m'isoler, j'ai noué beaucoup de contacts dans la ville et j'aurais facilement pu poursuivre un travail plus intensif si mon équilibre mental n'avait pas été aussi précaire. Le drame du viol semblait m'avoir transformée en une vraie personne aux yeux des gens de la ville, qui sans nul

16. Il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'il était possible de résoudre cette situation autrement que de la manière très éthiopienne pour laquelle j'avais opté. J'aurais pu mobiliser mes ressources d'étrangère : impliquer l'ambassade et l'université qui parrainaient mon séjour, invoquer toutes les jolies lettres de permission et de protection qui figuraient dans mon dossier administratif avant mon arrivée à Ketema. En fait, alors que j'avais l'impression de ne faire que patauger à Ketema, échouant lamentablement dans ma mission anthropologique, j'avais en réalité acquis une connaissance approfondie de nombreux aspects saillants de la vie urbaine éthiopienne. L'observation participante se passe peut-être souvent de cette façon. On a l'esprit fixé sur les objectifs des programmes de recherche, investis bien avant d'arriver sur le terrain et l'on n'apprécie donc pas les connaissances et les idées imprévues ; elles ne sont pas « bonnes » puisqu'elles ne concernent pas les sujets que l'on avait décidé d'étudier en première intention et avec passion.

doute avaient longuement débattu des événements pendant mon absence. Je n'ai ressenti ni manque de respect ni jugement moral à mon égard, ce qui signifie pas, bien sûr, que personne n'avait d'opinions négatives. Au bout de quatre mois, mon séjour s'est terminé et j'ai quitté l'Éthiopie.

Je me suis assez bien débrouillée tant que j'étais à Ketema qui, ironiquement, est devenu le seul endroit en Éthiopie où je me sentais vraiment en sécurité, car j'étais convaincue que Yonas n'oserait pas y réapparaître. Cependant, une fois rentrée en Suède, après mon travail de terrain, j'ai souffert d'une réaction différée. Cela ressemblait en partie à ce que traverse toute personne survivante d'un viol. J'ai fait des cauchemars pendant des années et, pendant de nombreux mois, je n'ai pu penser à rien d'autre. Les sentiments « normaux » de culpabilité ont été exacerbés par la conviction que j'avais moi-même créé la situation, que c'était moi qui avais placé Yonas dans un rôle de violeur. Sur un plan purement émotionnel, j'avais l'impression que Yonas avait le droit de se venger. En fait, ce n'est qu'en écrivant ce texte qu'il m'est enfin apparu que c'était lui qui avait manipulé toute la relation, depuis le moment où il avait entendu parler pour la première fois d'une femme étrangère cherchant un assistant de recherche. Je le sais certes depuis que j'ai entendu le récit de Yonas lors de cette nuit fatidique mais je n'avais pas compris ce que cela signifiait réellement jusqu'à présent.

Discussion

Malgré la vingtaine d'années qui se sont écoulées depuis le début de la deuxième vague d'anthropologie féministe, et malgré le fait que le « genre » ait été complètement intégré dans une grande partie de la compréhension et de l'analyse anthropologiques, notre discipline n'a pas encore accepté que les anthropologues soient des individus eux-mêmes genrés¹⁷. La structure démographique en anthropologie sociale et culturelle est similaire à celle de nombreuses autres disciplines des sciences humaines et sociales : les jeunes femmes sont majoritaires parmi les étudiant·es mais leur proportion diminue progressivement à mesure que l'on approche du sommet de la hiérarchie académique (Sanjek 1982). Ce type de structure pyramidale genrée a pour effet que la domination numérique des femmes ne se traduit pas par une réelle influence sur les institutions universitaires.

« Chez nous », dans les universités et les départements d'anthropologie et dans nos vies par ailleurs, nous sommes confrontées à des rapports de genre propres à notre époque et à notre société d'appartenance. Cependant, un aspect central de la vie académique est qu'ils ne sont pas reconnus dans le cadre du travail. En d'autres termes, on attend de nous que nous étudions, administrions, écrivions et enseignions comme si le genre n'avait pas d'importance. Cette fiction fait partie intégrante de la vie universitaire et peut être maintenue parce que nous ne passons qu'une partie de notre vie à l'université. À la fin de la journée, nous quittons le monde supposément « exempt de genre » de l'université pour sortir et endosser une multitude de rôles de genre. Certains rentrent chez eux pour s'affaler dans le canapé, lire le journal du soir et se plonger dans les dernières revues anthropologiques après le dîner. D'autres rentrent chez elles pour faire les courses, la cuisine, la vaisselle, la lessive et tout ce qui est nécessaire pour que la vie continue¹⁸.

Pour les femmes anthropologues, l'une des conséquences de la vie fictivement « exempte de genre » que nous menons à l'université est que, si nous soulevons des questions qui nous sont spécifiques en tant que femmes, nous courons le risque de porter atteinte à notre identité d'anthropologue. L'anthropologue est un homme. Une partie de l'agenda caché (*hidden agenda*) des femmes anthropologues consiste donc à éviter d'attirer l'attention sur leur identité de femme dans leur vie professionnelle. Après tout, qui voudrait être une « femme » anthropologue quand il semble possible d'être un « vrai » anthropologue¹⁹ ? Le danger des violences sexuelles fait partie de la vie quotidienne des femmes mais pas de leur vie professionnelle en tant qu'anthropologues. « Les anthropologues » ne sont pas harcelés ou violés. Les femmes, oui.

Sur le terrain, la fausse division du temps et de l'espace entre le « professionnel » et le « privé » qui sous-tend l'identité prétendument neutre en termes de genre de l'anthropologue, s'effondre complètement. Sur le terrain, il n'est pas possible de maintenir la fiction d'un soi sans genre. Il n'est pas possible d'être un « anthropologue » non marqué. Sur le terrain, on est marqué·e. On est perçu·e et on se perçoit comme un individu genré – une femme anthropologue ou un homme anthropologue. Et en tant qu'individus genrés, nous ne pouvons pas seulement être attirant·es pour les autres ou ressentir nous-mêmes de l'attraction – nous pouvons aussi être la cible de violences sexuelles ; des violences dirigées, comme ce fut mon cas, autant contre notre « moi professionnel » que contre notre « moi privé » (où se situe, en effet, la différence ?).

Les significations multidimensionnelles des rapports sexuels sur le terrain ne peuvent jamais être les mêmes pour les femmes et pour les hommes anthropologues. Le silence assourdissant des hommes hétérosexuels sur ce sujet est en soi lourd de sens. Les récits de terrain de femmes mentionnent souvent les composantes sexuelles de la situation de terrain, probablement parce que, dans de nombreux domaines, la problématique sexuelle s'impose aux femmes anthropologues et façonne le type de

17. Il existe certainement beaucoup d'autres distinctions importantes qui sont largement ignorées ou non reconnues.

18. Micaela di Leonardo écrit dans les remerciements de son anthologie de 1991 : « La plupart des personnes ayant contribué à cet ouvrage (y compris moi-même) sont des femmes de la "génération sandwich" [c'est-à-dire à la fois responsables d'enfants petits et de parents dépendants] : particulièrement sujettes aux crises médicales et personnelles - et devant également faire avec celles des parents et amis de leurs parents comme de leurs enfants » (di Leonardo 1991 : xi). Il va sans dire qu'il n'existe pas encore de « génération sandwich » d'hommes.

19. Dorothy Smith a inventé l'expression « conscience bifurquée » pour décrire la façon dont les femmes, dans les sciences sociales, parviennent à prendre part à une entreprise académique, qui nie la validité de leur expérience de vie en tant que femmes et où elles sont amenées à accepter les définitions masculines des normes universitaires dans la théorie et la pratique de leur discipline (Smith 1987, p. 6).

travail que nous sommes en mesure d'effectuer. La possibilité des violences sexuelles, explicite ou implicite, est un moyen de restreindre les mouvements et les activités des femmes dans de nombreux contextes sociaux et c'est donc une problématique à laquelle la plupart des femmes anthropologues doivent se confronter, au contraire des hommes²⁰.

La question d'avoir ou non des rapports sexuels sur le terrain est une chose avec laquelle de nombreuses femmes anthropologues doivent composer, non pas occasionnellement ou de temps en temps, mais plus ou moins constamment, puisque des hommes comme Yonas demandent, insistent et exigent. Tout cela est différent pour les hommes. D'autres activités sexuelles sont également différentes pour les unes et les autres. Le commerce sexuel, par exemple, peut être disponible pour les hommes mais jamais pour les femmes.

Le viol est une relation vicieuse et meurtrière. Le viol crée un gouffre d'incompréhension mutuelle entre les femmes et les hommes. La volonté de violer est impossible à comprendre pour les femmes et, face aux conséquences du viol pour la victime-survivante, il peut être tout aussi difficile de susciter de la compréhension et de l'empathie de la part des hommes. Dans ce contexte, il n'est peut-être pas si étrange que le viol soit resté un non-sujet dans notre discipline, quoi qu'il en soit du reste. Quand je suis retournée dans mon université en Suède après l'agression en Éthiopie, j'ai raconté à mes collègues ce qui s'était passé. Mes collègues femmes ont toutes exprimé leur choc, leur inquiétude et leur soutien. En revanche, mes deux directeurs de thèse (deux hommes) m'ont écoutée raconter l'agression mais n'ont pas manifesté beaucoup de sympathie et n'ont plus jamais abordé le sujet par la suite. J'ai appris plus tard que l'un d'eux avait dit à une étudiante de troisième cycle que j'avais dû me comporter comme une idiote sur le terrain. Un autre anthropologue expérimenté, après avoir entendu parler du viol, a soupiré : « Ce sont des choses qui arrivent aux femmes sur le terrain ».

Lorsque j'ai commencé à faire du terrain dans les années 1970, j'ai travaillé en Éthiopie sans comprendre que mon propre genre pouvait y jouer un rôle important. Tout ce que j'avais entendu sur le sujet, c'était mon directeur de recherche me disant que les femmes ethnographes avaient des avantages par rapport aux hommes parce qu'elles avaient souvent accès aux cercles de sociabilité des femmes comme des hommes. En réalité, les espaces ouverts aux femmes ethnographes varient d'un terrain à l'autre, tout comme la formation des anthropologues et l'adéquation entre l'anthropologue et son terrain.

Ce qui ne varie pas, c'est que les femmes doivent toujours, partout, faire face au spectre des violences sexuelles d'une manière fondamentalement différente de tout ce que nos collègues hommes doivent affronter. Cela ne signifie pas que les violences sexuelles soient, par définition, un « problème de femmes ». Au contraire, le viol fait très certainement partie d'une problématique profondément masculine. Et l'objectif de ce texte est de montrer que, quelle que soit la nature des violences sexuelles à l'encontre des anthropologues, il s'agit « par définition » d'un problème anthropologique. Il concerne tout le monde, les femmes comme les hommes et mérite une place importante dans les préoccupations générales de la discipline.

Post-scriptum

Bien après que ce texte a été achevé et envoyé aux éditeur-ices de l'ouvrage [dans lequel il a d'abord été publié], j'ai soudain été confrontée à une autre raison, tout à fait inattendue, pour laquelle les violences sexuelles sur le terrain sont si rarement abordées dans la littérature anthropologique. Juste avant l'envoi des épreuves, [les éditions] Routledge m'ont contactée et m'ont suggéré de modifier ma contribution pour rendre « Yonas » encore plus impossible à identifier. Lui donner un pseudonyme, comme je l'avais fait (et continue de le faire), n'était pas jugé suffisant pour éviter une éventuelle plainte en diffamation contre Routledge de la part de « l'intéressé » – même si les événements décrits dans ma contribution se sont produits il y a 20 ans et dans un pays où, comme je l'ai mentionné, la loi ne reconnaît pas le viol comme un crime contre les femmes qui ne sont pas vierges. Au lieu d'introduire dans le texte des éléments fictifs qui auraient faussé les dynamiques ayant mené à l'agression, j'ai choisi de publier le texte en utilisant moi-même un pseudonyme. Ce choix ne vise donc pas à protéger ma propre identité mais, plutôt (et j'espère que l'ironie de la situation n'échappera à personne), à protéger l'identité du violeur.

Traduction par Lou Rouquet et Claire Lefort-Rieu

Références bibliographiques

- Brownmiller Susan (1975). *Against Our Will: Men, Women and Rape*. New York, Simon and Schuster.
- di Leonardo Micaela (1991). « Introduction ». In *Gender at the Crossroads of Knowledge: Feminist Anthropology in the Postmodern Era*. Berkeley, University of California Press.
- Freedman Diane (1986). « Wife, Widow, Woman: Roles of an Anthropologist in a Transylvanian Village ». In Peggy Golde (ed.), *Women in the Field: Anthropological Experiences*. Berkeley, University of California Press : 333-358.
- Howell Nancy (1990). *Surviving Fieldwork: A Report of the Advisory Panel on Health and Safety in Fieldwork*. Special Publication of the American Anthropological Association, 26. Washington, American Anthropological Association.
- Kapuscinski Ryszard (1983). *The Emperor: The Downfall of an Autocrat*. New York, Harcourt Brace Jovanovich.
- Kulick Don (1994). « Response to David Lipset's letter to *Anthropology Today*, December 1993 ». *Anthropology Today* 10 (1) : 13-18.
- Landes Ruth (1986). « A Woman Anthropologist in Brazil ». In Peggy Golde (ed.), *Women in the Field: Anthropological Experiences*. Berkeley, University of California Press : 119-139.
- Markakis John (1974). *Ethiopia: The Anatomy of a Traditional Polity*. Londres, Oxford University Press.

20. À moins qu'ils ne soient accompagnés de leur femme ou de leur(s) fille(s). Mais là encore, cela relève du « privé » et ils peuvent considérer que leur sécurité ne fait pas partie du travail de terrain.

Sanjek Roger (1982). « The AAA Resolution on the Employment of Women: Genesis, Implementation, Disavowal and Resurrection ». *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 7 (4) : 845-868.

Smith Dorothy E. (1987). *The Everyday World as Problematic: A Feminist Sociology*. Milton Keynes, Open University Press.

Wengle John L. (1988). *Ethnographers in the Field: The Psychology of Research*. Tuscaloosa, University of Alabama Press.

Winkler Cathy (1991). « Rape as Social Murder ». *Anthropology Today*, 7 (3) : 12-14.

Commentaires sur « Viol sur le terrain. Réflexions d'une survivante »

Gunillja Bjerén (alias Eva Moreno)

Cet article est un bref commentaire faisant référence au texte « Viol sur le terrain. Réflexions d'une survivante », publié pour la première fois en 1995, dans une anthologie éditée par Don Kulick et Margaret Willson qui visait à discuter de sexe et de subjectivités dans le travail anthropologique sur le terrain. Dans cet essai, je reviens sur certains effets du viol que j'ai subi sur mon terrain d'enquête pour réfléchir à ma trajectoire académique et personnelle en tant qu'anthropologue féministe et à ses répercussions.

Les violeurs enfouissent des mines dans la tête de leurs victimes...
(Winkler 1991)

En 1995, j'ai mis par écrit le récit d'une agression sexuelle survenue alors que je faisais du terrain en Éthiopie, plusieurs années auparavant. Aujourd'hui, en 2018, alors que l'on traduit et republie mon texte²¹, on me demande d'y réfléchir à nouveau. Que s'est-il passé après ?

Il y a plusieurs « après ». Le premier a trait à ce qui s'est passé après le viol : j'ai dû m'extirper de la ville éthiopienne où il a eu lieu. Le deuxième est lié à ce qui est advenu après la publication du chapitre sur le viol dans l'anthologie *Taboo: Sex, Identity and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork* (Kulick et Willson dir. 1995). Le troisième est ce que je ressens aujourd'hui à propos de ce texte.

Après le viol

À mon retour en Suède et à l'université, je n'ai pas pu me résoudre à travailler sur le matériau éthiopien. Outre l'obstacle psychologique que représentait l'ouverture de documents écrits et habités par mon agresseur, réduisant ma détermination à néant, mes ressources financières étaient épuisées. J'avais eu la chance de recevoir une bourse doctorale au début de mes études supérieures. Quand je suis rentrée chez moi, après quatre années de préparation, d'attente de visa, d'autorisations et de terrain, ma bourse était épuisée. Les années suivantes ont été consacrées à des activités de substitution. J'ai pris un poste administratif à l'université et, après quelques années, je me suis lancée dans un nouveau projet de recherche qui, je l'espérais, me permettrait de reprendre ma thèse de doctorat.

Ce nouveau projet était conçu comme une étude d'anthropologie féministe comparative. Le viol m'avait conduite à accepter le fait que j'étais une femme et que cela comptait à la fois dans le monde académique et en dehors. Je n'ai pas cherché à consulter pour traiter mon « trauma lié au viol » (nausées, cauchemars, tremblements, dépression, nervosité) mais j'ai été aidée par le livre de Susan Brownmiller (1976), *Against our will [Contre notre gré]*, et par l'écoute patiente d'amies et de collègues femmes avec lesquelles j'ai pu partager mon expérience. Les femmes de mon entourage en Éthiopie avaient tenté de me convaincre que subir un viol et d'autres formes d'intimidation sexuelle était le lot des femmes, ce que j'avais trouvé étrangement réconfortant.

Au même moment, entre la fin de mon terrain en 1973 et le début de mon nouveau projet en 1976, la révolution éthiopienne, qui avait débuté de manière relativement pacifique avec la destitution de l'Empereur en 1974, s'est transformée en une lutte violente pour le pouvoir et le contrôle de l'armée. Après une courte visite de reconnaissance en 1976, j'ai réalisé qu'il me serait impossible de retourner travailler en Éthiopie. La situation était dangereuse pour tout le monde et mes symptômes traumatiques liés au viol se sont à nouveau manifestés. J'ai déplacé le terrain de mon nouveau projet de recherche de l'Éthiopie vers une région périphérique en Suède et je ne suis pas retournée en Éthiopie avant 2008.

Le viol a changé l'orientation de ma carrière académique naissante. Si l'on ne m'avait pas enfoncé ce pistolet dans la cage thoracique en 1972... Je ne peux pas spéculer sur la manière dont les choses se seraient déroulées pour moi. Ce que je sais, c'est que si je n'avais pas été déstabilisée dans mon arrogante croyance selon laquelle j'étais une « scientifique » objective et neutre du point de vue du genre en 1972, j'aurais probablement produit au mieux une thèse ennuyeuse, voire pas de thèse du tout. Les données que j'avais recueillies se situaient entre la sociologie (bien que trop peu nombreuses et trop diverses) et

21. Le texte a été traduit en portugais en 2018 et en mandarin (NdIT).

l'anthropologie sociale (bien que trop superficielles) et je n'étais pas une chercheuse assez aguerrie pour relever ce défi. L'arrêt brutal de l'analyse de mon matériau éthiopien en 1975 et l'étude et la recherche en anthropologie féministe les années suivantes m'ont donné le temps et les outils nécessaires pour traiter ces données quand j'ai repris l'analyse de mon matériau éthiopien en 1982, alors que j'étais en congé maternité pour mon deuxième enfant. Finalement, j'ai écrit une thèse dont je suis fière (Bjerén 1985).

Après *Taboo*

Quand Don Kulick et Margaret Willson ont annoncé vouloir diriger un ouvrage collectif rassemblant des contributions autour du « sexe sur le terrain », j'ai pensé que c'était l'occasion de désamorcer la mine de mon traumatisme lié au viol. Au cours des années écoulées, j'avais utilisé mon expérience de la violence sexuelle dans mes enseignements et dans mes communications mais, 20 ans après l'événement, j'étais encore saisie des mêmes tremblements et crises de panique chaque fois que j'évoquais le sujet. Je nourrissais un sentiment brûlant de colère qui ne s'apaisait pas. Les raisons qui m'ont poussée à écrire sur le viol étaient complexes. Je voulais me venger – c'était ma principale motivation. Pendant l'agression, j'étais paralysée par la peur et le choc : je n'ai pu me défendre d'aucune manière. C'est une réaction courante aux menaces de mort associées à la violence sexuelle, tout comme la colère dévorante qui s'ensuit (Brownmiller 1976). Ma contribution à *Taboo* m'a vengée en humiliant mon agresseur – même s'il était peu probable qu'il lise ce que j'avais écrit.

Je souhaitais également avertir les jeunes ethnographes de certains des dangers inévitablement engendrés par la fascination absurde pour le travail de terrain mené « en loup solitaire ». Il me semblait que l'anthropologie sociale, durant ma jeunesse, prenait la forme d'une observation participante des plus intrusives.

Le fait d'avoir écrit cet article et de le voir publié dans un livre qui serait lu par des centaines de personnes m'a fait l'effet d'une catharsis émotionnelle. Je sentais qu'enfin le syndrome de la victime de viol s'apaisait. J'avais sorti de mon esprit une expérience insupportable et je l'avais rendue publique. J'étais libérée de l'obligation de me souvenir. Cela peut paraître banal pour des psychologues, mais pour moi, ce fut une révélation de réaliser que la souffrance entraîne l'obligation de se souvenir de la douleur. La douleur n'a plus de sens si elle est oubliée. Partagée, confirmée par d'autres, documentée, rangée. Guérie ensuite, et sinon oubliée, du moins désamorcée. C'est la voie que j'ai suivie.

Quel effet sur la discipline anthropologique ? Une rapide vérification sur Google Scholar révèle que le chapitre a été cité plus de 1 000 fois depuis sa publication. Je pense que la citation relativement fréquente du texte est une conséquence de la percée des approches réflexives dans la recherche anthropologique et de l'avalanche d'études d'anthropologie féministe depuis la première publication de *Taboo*. J'aurais pu être célèbre si je n'avais pas été obligée de publier sous un pseudonyme. D'un autre côté, le fait de dire ouvertement qui j'étais aurait pu me marquer à jamais comme une victime de viol. Ce que je ne suis pas. Je suis une survivante du viol et avoir été violée a été une expérience horrible avec des répercussions à vie, rien de plus.

Traduction par Lou Rouquet et Claire Lefort-Rieu

Références bibliographiques

- Bjerén Gunilla (1985). *Migration to Shashemene. ethnicity, gender and occupation inurban Ethiopia*. Stockholm, Nordic Africa Institute.
- Brownmiller Susan (1976). *Against our will : men, women and rape*. Harmondsworth, Penguin.
- Kulick Don, Willson Margaret (dir.) (1995). *Taboo : sex, identity and erotic subjectivity in anthropological fieldwork*. Londres, Routledge.
- Winkler Cathy (1991). « Rape as Social Murder ». *Anthropology Today*, 7 (3) : 12-14.